

Ad. Van Bever & Emile Magne

FIGARO ILLUSTRÉ

Février 1911

# PARIS

ET

## L'ÎLE DE FRANCE

Chantés par les Poètes



MOIS

ne faut  
pouvoirs  
parti-  
risque  
et des  
royons  
lier les  
e d'une  
nction-

ont été  
i nous  
mière,  
de la  
de la  
Brésil  
emes-  
aranti  
élec-  
onces-  
s plus  
ennes

nous  
améri-  
enues.  
is du  
0, ex-  
(Ré-  
utenu  
ns de  
ande  
ctive-

assite  
ic de  
tions  
alors  
nt au  
evées  
llons

(\*)

e :

aris

Ayuntamiento de Madrid



AYUNTAMIENTO DE MADRID

NUMERO

2157/54

TRANSACCION





## Les Chroniques du Mois

La Vie Parisienne

### Du bonheur d'être poète

En feuilletant les épreuves du fascicule que voici, j'apprends une chose qui m'émerveille : à savoir que Paris fut, depuis les temps les plus reculés, une source d'inspiration poétique, et qu'aucune capitale, peut-être n'a jamais été plus splendidement ou plus délicatement chantée que celle-là.

Le Figaro Illustré a eu bien raison de noter la chose et de consacrer quelques pages à un si alléchant sujet : « Paris chanté par les poètes » ! Il y a donc eu des temps où les rues de Paris présentaient un tel spectacle que des poètes pussent se sentir sincèrement disposés à le chanter ? Ou bien, les poètes sont-ils doués d'un si miraculeux pouvoir d'illusion qu'une capitale, en quelque état que l'aient mise ses architectes, ses statuaires et ses ingénieurs, soit toujours à leurs yeux un sujet propre à émouvoir l'imagination des poètes, et à satisfaire l'optimisme de leurs rêveries ?

Alors, envions-les... et attendons avec une curiosité jalouse les poèmes que leur inspirera le Paris de 1911.

Nous autres, prosateurs, hommes et femmes dénués de fantaisie, aux yeux de qui les choses, comme disait Chantecler, ne sont, hélas ! — même à la clarté du soleil, — « que ce qu'elles sont », nous considérons cette ville avec stupeur, et nous pensons : « Quel dommage ! »

Il semble que les puissances humaines les plus dignes de respect, — la Politique, la Science, les Beaux-Arts, pour ne citer que celles-là, — se soient coalisées pour l'enlaidir, et détourner d'elle ses amoureux les plus fervents.

Car plus j'y réfléchis, plus je me persuade que jamais Paris n'a dû être aussi vilain qu'à présent ; que s'il l'a été, ce fut d'une autre

manière, — d'une manière plus récréative, si je puis dire, et moins blessante pour les yeux ; et que ces poètes d'autrefois eurent d'aimer le visage de Paris des occasions et des raisons que n'ont plus les nôtres : grâce à quoi ils purent s'émouvoir, s'enthousiasmer même pour tout de bon, sans qu'on fût tenté de sourire, — comme on le pourrait à présent, — de leur indulgence, de leur aveuglement ou de l'étrangeté de leur goût.

Oui, l'on imagine très bien les grâces de ce Paris d'autrefois. On comprend très bien que ses vieilles places, ses ruelles pittoresques, l'entassement des masures autour de ses églises, le désordre de ces jardins qui répandaient pêle-mêle à travers la ville la gaieté de leurs végétations éphémères et de leurs parfums, fussent un enchantement pour les artistes. Assurément les soucis d'hygiène et de bonne édilité tenaient peu de place dans les esprits de cette époque-là, et la notion même des commodités qui nous sont aujourd'hui le plus nécessaires échappait à ces hommes simples. Qu'importe ? Cela n'empêchait pas que Paris, sans doute, ne fût du côté de Notre-Dame, au soleil couchant, un prodigieux décor ; et si parmi les rues trop étroites du Marais, d'élégants carrosses s'embourbaient quelquefois, le poète ne pouvait-il trouver là matière à rimer sa ballade plus aisément qu'au spectacle d'une auto qui dérape, ou d'une Urbaine que le tramway accroche en passant ?

Car telle est notre misère : à mesure que Paris s'agrandit et se peuple, et que la Science y transforme la vie des gens et celle des choses, il semble qu'il doive être de plus en plus douloureux à l'artiste de s'y fixer.

Il fait bien ce qu'il peut pour se préserver de la contagion : il grimpe vers les hauteurs de Montmartre, ou fuit vers Montparnasse, à l'exemple des malheureux qui grimpent sur les toits pour échapper à l'inondation, ou descendent à la cave pour éviter, en temps de révolution, les coups de fusil.

Ils auront beau faire : ni sur le toit, ni

dans la cave, ils n'arriveront à se protéger tout à fait. Car il faut bien, de temps en temps, sortir de sa retraite, suivre les chemins de tout le monde, se mêler à la vie commune. Il faut bien, quand on vit à Paris, subir ou affronter Paris...

Il faut consentir à escalader des montagnes, à raser des palissades, à franchir des passerelles tremblantes, partout où il y a un « métro » à construire ; où la téléphonie, l'eau, le gaz, l'air comprimé, la télégraphie (et le reste !) réclament des services compétents quelque urgente réparation ou quelque retouche savante. Il faut se résigner au spectacle de boulevards, pourtant fameux, où l'horizon, de mètre en mètre, est désormais borné, sur les trottoirs, par quelque édicule déshonorant, et qui nous donnent, à distance, la vision d'une foire perpétuelle, — à l'étroit. Il faut savoir, sur les chaussées, faire front à la mort qui vous guette, et ne point oublier que l'invention des tramways, des voitures automobiles et des autobus a fait de cette capitale un réseau de voies ferrées sans barrières où il n'est plus permis de flâner...

Et ce ne sont pas là les seules épreuves réservées au poète parisien d'aujourd'hui. Le malheureux ! L'architecture n'a-t-elle pas substitué aux fantaisies de l'édilité d'autrefois la glaciale géométrie de ses voies nouvelles, et l'uniformité de visage, si je puis dire, de ses « gratte-ciel » ?

La statuaire elle-même, avec les redingotes de marbre et les pantoufles de bronze dont elle a encombré nos carrefours et nos jardins, ne semble-t-elle pas avoir pris à tâche de décourager les amants de Paris ?

Et des poètes ont su chanter cela ? Ou plutôt, des poètes ont su, en dépit de cela, garder à Paris une âme fidèle, et faire comme s'ils n'avaient rien vu.

Apprenons vite comment ils s'y sont pris... et tournons cette page.

PIERRE OU PAUL.



## Le Théâtre

L'intérêt du nouveau spectacle du théâtre Sarah-Bernhardt réside autant dans l'agrément qu'offre la jolie pièce de MM. Eugène et Édouard Adenis, que dans la pittoresque reconstitution du moyen âge auquel elle donna lieu et qui nous fut présentée dans de somptueux décors.

C'est à Rabelais que les auteurs empruntèrent la plupart des épisodes qui composent *Les Moutons de Panurge*; mais ils les modifièrent en vue des nécessités scéniques et les complétèrent par un apport suffisant pour faire œuvre personnelle. Nous voyons Panurge, franc mauvais sujet, ivrogne et batailleur, se moquer de l'armée, du clergé, de la noblesse, échapper à toutes les poursuites, courtiser les femmes, et trouver moyen, — malgré tous ses vices ou peut-être à cause d'eux, — de leur plaire à toutes, et surtout à la gentille nièce du seigneur de Basché, Bachelette.

Afin de duper, au cours d'un festin, l'huissier Chicanou, Panurge imagine de simuler un mariage avec la gentille enfant; mais voilà qu'il se trouve pris à son propre piège et marié pour de bon! Préférant encore l'existence monastique à la vie conjugale, il s'échappe dans un couvent où vient le rejoindre Bachelette, bientôt assez heureuse pour dissiper ses craintes matrimoniales, — et tout finit bien... Avec assez de bonheur, les auteurs se sont efforcés de mettre dans leur œuvre toute la gaieté copieuse, violente et cruelle de l'auteur de Pantagruel, et ils ont su éviter l'écueil de la monotonie dans cette succession de farces excessives, en introduisant par instants une note de tendresse qui leur fait un délicat intermède. Il faut louer parmi les interprètes M. Galipaux, aussi lyrique, pérorateur et abasourdisant Panurge qu'il le fallait, en même temps grand comédien et parfait diseur; M. Maxime Léry qui possède un rare talent de composition, et M<sup>lle</sup> Andrée Pascal, Bachelette au sourire angélique, irrésistiblement enveloppante en ses enfantines câlineries peut-être ingénues, peut-être inquiétantes...

Un vif mouvement de curiosité s'est porté sur les représentations de *Roméo et Juliette*, à l'Odéon. Le public était heureux d'entendre, dans sa version primitive et son intégralité, l'histoire des deux amants de Vérone qu'il ne connaissait guère que par des affabulations plus ou moins fidèles; le succès a donc cette fois encore couronné les efforts toujours si intelligents et si curieux de M. Antoine... L'on goûta à leur valeur les grandioses beautés de l'œuvre de Shakespeare traduite avec piété par M. L. de Gramont, en trouvant seulement un peu longs certains développements. Grâce à d'habiles coupures, la plupart de ces longueurs ont aujourd'hui disparu, et l'œuvre se trouve réduite à de plus normales proportions... Un autre élément de curiosité du spectacle était le système de mise en scène pratiqué par M. Antoine et précédemment tenté par lui dans *Coriolan*: La scène est divisée en trois parties séparées; seul, le décor de la partie centrale varie, et lorsqu'il faut faire le changement, l'œuvre se poursuit sans interruptions sur les côtés fixes...

La pièce gagne dès lors en mouvement et l'intérêt, qui ne se disperse pas durant des entr'actes trop fréquents et trop longs, croît progressivement pendant la durée de l'œuvre.

M<sup>lle</sup> Ventura et M. Joubé nous donnèrent des deux amants l'interprétation ardente et poétique qui convenait.

Puisque nous parlons de l'Odéon, men-

tionnons la triomphale révélation qui vient de s'y faire du nom de M<sup>lle</sup> Marie Lenéru, de qui l'on joua *Les Affranchis*. Sans nous associer pleinement à cet enthousiasme, l'ouvrage comportant des maladresses et des faiblesses d'exécution, nous ne saurions nier son haut caractère, la noblesse de son inspiration.

En l'honneur de Victorien Sardou, le Vaudeville a repris une des plus anciennes pièces du fécond écrivain : *La Famille Benoiton*. Bien qu'elle soit un peu démodée d'esprit, de construction et de forme, elle demeure amusante et encore mordante; et comme elle est bien jouée par MM. L. Gauthier, Lérand, Joffre, M<sup>lle</sup> Simon-Girard et Annie Perrey, que M. Porel l'a montée avec tout le luxe et le soin dont il est coutumier, nous l'avons écoutée avec agrément.

En même temps qu'aux Capucines la très mordante et puissante revue satirique de M. Rip triomphe tous les soirs, *Le Feu du Voisin*, de M. Francis de Croisset, marche vers la centième au théâtre Michel. Le spectacle, composé en outre de deux amusantes pièces et complété dernièrement par un très spirituelle comédie de M. Michel Missoff : *Archimède a des principes*, est d'ailleurs des mieux réussis dans son ensemble.

Il se produisit à la Porte-Saint-Martin, un incident qui fit sensation dans le monde des théâtres. Au cours des répétitions de *L'Enfant de l'Amour* de M. Henry Bataille, M. Guitry abandonna son rôle — qui, paraît-il, ne répondait pas à ce qu'il en espérait — et rompit ainsi le pacte qui l'attachait à ce théâtre. La séparation se fit à l'amiable, et M. Guitry ira jouer *Le Tribun* au Vaudeville aux côtés de M<sup>lle</sup> Rogers, tandis qu'il sera remplacé dans *L'Enfant de l'Amour* par M. Dumény, qu'entoureront M<sup>lle</sup> Réjane et Sylvie, MM. André Brulé, Signoret et Jean Coquelin.

A la Comédie-Française, nous avons revu la plus tragique et la plus humainement émouvante des comédies-proverbes d'Alfred de Musset : *On ne badine pas avec l'amour*, — qui, peut-être, ne fut jamais plus brillamment interprétée. Grâce à M<sup>lle</sup> Bartet, aucune des nuances les plus fugitives, aucune des plus imperceptibles complexités du caractère de Camille ne nous échappe; l'âpre et fébrile chaleur de M. Le Bargy ne messied pas à Perdican. M. Siblot réalise avec la plus exquise délicatesse et la plus amusante fantaisie, la figure du sot et vaniteux baron, et M<sup>lle</sup> Liffraud incarne la plus tendre, la plus pure et la plus jeune des Rosette.

On répète activement rue de Richelieu, la pièce de M. Henry Bernstein : *Après Moi*. Cet auteur, qui connut tant de succès au Boulevard, n'avait jamais été joué au Théâtre-Français. Il aura pour interprètes : MM. Le Bargy, Grand, Grandval, Léon Bernard, M<sup>lle</sup> Bartet et Provost.

Enfin! après dix ans d'une attente qu'il ne regrette pas, puisque ce retard a abouti à l'œuvre profonde et décisive que l'on vient d'acclamer, le public connaît *Le Vieil Homme* de M. Georges de Porto-Riche. Nous reviendrons sur cette œuvre d'une importance exceptionnelle, qui étudie un conflit saisissant et entièrement nouveau entre l'amour maternel et la passion, et comme les autres pièces du grand écrivain, met impitoyablement à nu tout l'égoïsme masculin et toute la force destructrice de la passion. M<sup>lle</sup> Simone, Juliette Margel, Lantelme et M. Tarride furent les heureux interprètes de cet ouvrage, dont nous parlerons le mois prochain sans trop de retard puisque sa carrière, certainement, en sera encore à son début...

JEAN MANÉGAT.

## La Mode

Encore somnolent, encore endormi, le printemps de demain rêve de splendeurs futures, de prochains triomphes, de joliessees qui feront éclore les sourires et embelliront les grâces de la femme.

Peu lui importe que le vieil hiver prolonge autour des bourgeons gonflés et des tiges pleines de sève, son humeur grise de brouillards, ses colères enflées de bourrasques, et fasse courir la troupe de ses nuages menaçants; le gentil printemps de demain rêve de couleurs exquises, de fleurs qui ne se fanent pas, de paillettes brillantes comme les étoiles, et toutes les flammes du soleil se reflètent dans les draperies dont se voilent les fantômes de tant de joyeux songes.

Il voit, trotinant en son petit tailleur de lainage à carreaux gris et blancs la Parisienne active, bien campée sur les talons de ses souliers à la Française, au nœud large; il admire, — en passant, — sa jambe fine gantée de fil arachnéen ou de soie ajourée; son petit chapeau de tagal hardiment relevé qui s'adoucit d'un bord de velours, s'égaie d'un galon indien, et dont les plumes retombent en frises légères et nuancées.

L'Inde? — Nous en retrouvons un peu partout l'influence. C'est la jaquette « Derviche », de velours noir boutonnée de jais ou de lourde soierie : le mouvement en est très typique en sa forme évasée sur une jupe de satin enroulée comme une écharpe de bayadère.

C'est la coiffure hindoue, en toques, en turbans; c'est l'enveloppement charmant des voiles et la tombée particulière des tuniques transparentes.

La note asiatique semble s'être infiltrée dans l'âme même de nos modes parisiennes : broderies multicolores, passementeries, bandes de fourrure, enroulements étriés, larges emmanchures, manches droites, nuances vives...

Mais nos grands couturiers, loin de se laisser entraîner par cet engouement, n'empruntent à l'Orient que ce qui peut s'accommoder à nos usages, à notre genre de vie, au goût raffiné que nous demandons à toutes choses.

Tout bas, on chuchote... L'ampleur des jupes va, paraît-il, augmenter. J'imagine que ce sera si peu... si peu, que rien ne sera changé à la ligne précise à laquelle on nous habitua et qui semble inséparable de nous-mêmes.

Je n'en veux comme preuves que les charmantes toilettes créées pour la saison méditerranéenne. Ces modèles sont à nos modes du printemps ce que le théâtre d'automne est à nos modes d'hiver. Leurs indications tendancieuses font loi. Or, si dans toutes les robes du soir ou de réception revient triomphante la traîne étroite ou large, la silhouette n'échappe pas à la sveltesse voulue jusqu'à ce jour.

Malgré ces fâcheux pronostics, la femme restera fidèle à la robe modérément étroite qui lui valut tant de succès : l'élégante n'a jamais trouvé plus délicieuse réalisation d'esthétique; la mondaine pratique une réunion plus parfaite de commodité et de correction; la femme active, enfin, a rencontré dans cette mode une collaboration précieuse à son besoin de mouvement et de travail.

La silhouette reste donc délicatement indiquée dans les magnifiques toilettes créées pour la duchesse de D... et la comtesse M... en vue des réunions de la « saison »; mer-

veilles de soieries garnies de mousselines, de broderies métallisées : leur ligne est souple et droite.

Si nous nous arrêtons un instant dans la foule élégante qui flâne à l'heure du thé sur la terrasse ensoleillée de quelque Palace, nous aurons une idée de nos coquetteries printanières et de l'allure très particulière des femmes qui savent s'habiller.

Ce sont des enveloppements, des alanguissements, des souplesses, des ondulations, à se demander par quel miracle la femme peut atteindre cette science de l'équilibre sur des talons trop hauts et trop étroits; cette habileté de la marche glissée, en des fourreaux qui trahissent chaque mouvement; — cette grâce enfin, dans l'austérité même de certains vêtements de fourrure.

Nous avons déjà vu des serges, noires et de couleurs, d'un aspect très discret, des diagonales de deux tons, des soieries glacées. Les lainages rugueux ou les laines soyeuses composeront nos petits « trotteurs » dont la jupe-tunique, soulevée d'un côté, laissera apercevoir la sous-jupe de satin ou de tissu souple. Un certain drap blanc, à longs poils très pelucheux, fait d'adorables manteaux de demi-saison que l'on souligne hardiment de velours noir : contraste toujours aimé.

L'esthétique ne se préoccupe pas seulement de la ligne générale : du pied qui se dérobe sous la jupe aux dernières légèretés de nos cheveux flous, les détails attirent nos regards et nos soins.

Voici le soulier qui domine, noir, fauve ou gris, avec la claqué de daim s'allongeant sur la pointe vernie, sous un nœud très chic, assorti. Avec le talon Louis XV, le soulier est entièrement verni.

Quelques souliers de velours noir, même avec des robes blanches; en drap blanc, un peu de verni les assombrit parfois; il découvrent le bas bleu de roy chaque fois que dans la toilette se trahit le moindre rappel de cette couleur.

Le soir, pour glisser harmonieusement sous la robe resserrée le pied se gante de drap d'or ou d'argent glacé de la nuance de la toilette. Des tissages nouveaux donnent en effet à certaines étoffes métallisées des reflets de tous les tons de bleu, de rose ou de violet...

Le petit soulier tendu d'un fin Chantilly est toujours chose exquise; mais pour une simple réception ou pour dîner, rien de plus chic que le soulier de verni souple à grande boucle de strass.

Peu d'accessoires de la toilette ont attiré autant notre attention que la ceinture. Une foule de nœuds nous ont été offerts, les uns après les autres : japonais, ailes de moulin, bébé, que sais-je? — Voici le nœud dahlia : les bouclettes nombreuses, serrées, retournées, donnent dans les tons foncés et chauds à la fois, l'illusion de la fleur orgueilleuse de nos parterres d'automne.

La manche bretonne, naïve et gauche, s'associe aux corsages kimono; le camée se voit dans nos coiffures du soir; le corail brode nos parures; les jupes ne peuvent plus souffrir, dans le bas, de bandes de couleurs différentes; les tuniques sont souvent brodées d'une grosse passementerie de tresses plates; — vous le voyez, rien n'est précisément changé, du moins en apparence.

Mais une foule de jolies et précieuses petites nouveautés nous disent assez que le printemps est là, à notre porte, prêt à chanter sa chanson d'élégance.

Et nous en aimons les refrains frivoles.

LAURENCE DE LAPRADE



## Chronique Immobilière

Comme je l'annonçais dans une première chronique, je vais aujourd'hui préciser le mécanisme des prêts hypothécaires, mécanisme fort simple d'ailleurs.

Prenons un exemple :

M. X... est négociant, sa maison prospère et il est en passe d'augmenter son chiffre annuel d'affaires, mais, pour cela, il lui faut augmenter d'abord son fonds de roulement : 50.000 francs sont nécessaires.

M. X..., qui est honorablement connu, qui jouit d'un excellent crédit, pourra trouver des avances en banque, escompter des effets sur sa clientèle.

Mais en calculant le prix de revient, il recule effrayé; les renouvellements de trois mois en trois mois sont des plus onéreux; en outre, il tient à faire une opération sûre, il veut emprunter avec un délai ferme de remboursement, suffisamment long pour que les fonds empruntés aient le temps de fructifier et, grâce au surcroît de bénéfices, d'assurer par eux-mêmes le remboursement.

Finalement, il hésite, ne sait à quel parti s'arrêter.

Or, M. X... a un immeuble qui vaut au moins 100.000 francs; grâce à cet immeuble, il va pouvoir trouver facilement la solution désirée; un capitaliste prêterait les 50.000 francs contre une hypothèque, moyennant un intérêt variant de 4 à 5 0/0 l'an et avec un délai de cinq ans, en général, pour rembourser.

M. X... réalisera donc une excellente opération; moyennant des charges très raisonnables, il aura les fonds qu'il désire et au bout de cinq ans, il pourra sans peine rembourser et dégager son immeuble de l'hypothèque consentie.

De son côté, M. Z... cherche un placement pour des fonds disponibles; il ne veut pas, bien entendu, de valeurs aventureuses, il ne veut même pas de valeurs susceptibles de variations sensibles; il sera donc amené aux fonds d'État ou aux Obligations de Villes donnant du 2.50 ou du 3 0/0 : c'est bien maigre!

M. Z... trouvera une solution aussi élégante qu'avantageuse en prêtant à M. X... les 50.000 francs qu'il désire.

M. Z..., pour son argent, recevra un intérêt de 4 à 5 0/0 selon le cas, et cet intérêt sera tout à fait net puisque les prêts hypothécaires jouissent, jusqu'à présent, d'une parfaite immunité au point de vue impôt.

D'autre part, en garantie de son prêt, M. Z... aura une première hypothèque sur l'immeuble de M. X... et une fois l'acte bien et dûment transcrit au bureau des hypothèques, M. Z... sera sans crainte, personne ne pourra passer avant lui.

Que peut-il arriver en mettant les choses au pis? Que M. X... ne paie pas M. Z...

M. Z... alors réalisera son gage, c'est-à-dire l'immeuble qui vaut 100.000 francs.

Des amateurs se présenteront pour acheter l'immeuble à sa valeur et M. Z... touchera tranquillement ce qui lui est dû : capital, intérêts, indemnités diverses, etc.

Supposons même qu'il ne se présente pas d'amateurs pour acheter? M. Z... reprendra l'immeuble pour sa créance. Et quand il aura pour 50.000 francs, plus les intérêts en cours, un immeuble valant 100.000 francs, il ne regrettera pas son opération. Loin de là!

Mais, direz-vous, ce serait trop beau, il doit y avoir un point délicat? Evidemment et le voici :

Avant de réaliser un prêt hypothécaire, il faut deux choses : 1° s'assurer que la propriété est bien établie sur la tête de l'emprunteur et que le vendeur a été payé; 2° s'assurer que la valeur de l'immeuble est bien celle annoncée et qu'il n'y a pas déjà d'hypothèque inscrite.

Pour un professionnel prudent, les deux points sont très faciles à vérifier et il est autrement simple de fixer la valeur véritable d'un immeuble que celle des titres d'une Société fondée pour exploiter des aéro-taxis

à Tombouctou ou de toute autre analogue.

Je puis donc bien dire que l'opération hypothécaire est de toute sécurité pour un capitaliste.

Je serais, d'ailleurs, toujours à la disposition des abonnés et lecteurs du *Figaro Illustré* pour leur donner tous les renseignements qu'ils pourraient désirer.

Si nous passons en revue quelques affaires à traiter, je puis signaler que j'ai un amateur pour une ferme aux alentours de Paris, comportant au moins 125 hectares de terres, d'un prix de 200.000 à 350.000 francs.

On me demande également un très vaste terrain (25.000 m.), aussi près que possible de Paris pour une Société de sports.

Par contre, je connais à vendre deux propriétés particulièrement intéressantes. La première est dans la banlieue de Bordeaux, la maison est un Louis XVI extrêmement pur (fig. 1). Parc, pièce d'eau, tout



(Fig. 1). Environs de Bordeaux

a été admirablement dessiné et ne comporte pas une faute de goût. Cette propriété, pas trop vaste, suffisamment par contre, est séduisante au possible. Qu'elle soit vue par un beau jour de printemps ou sous la magie d'un soir d'automne, elle donne une impression exquise. On vendrait à 100.000 francs.

Dans le Puy-de-Dôme, un magnifique château comportant trois étages, de grands communs (fig. 2); un très beau parc avec



(Fig. 2). Puy de Dôme

sources vives et jet d'eau complète la propriété qui est d'une contenance totale de 25 hectares environ. Cette propriété serait laissée à 180.000 francs.

On me signale à vendre à Compiègne une villa très intéressante. Pourvue de tout le confort moderne elle comporte un sous-sol agencé (cuisine, laverie, salle à manger de domestiques, cave, etc.), un rez-de-chaussée avec vestibule, salon, salle à manger, cabinet de travail, véranda fumoir, office; 2 étages et un comble donnant 5 chambres de maître, 5 cabinets de toilette, salle de bains, lingerie, 4 chambres de domestique, grenier. Dans la maison eau, gaz, électricité, téléphone, calorifère. En outre communs avec écurie, remise, sellerie, chambre de cocher, grenier à fourrage et un jardin. On pourrait avoir la propriété pour 100.000 francs.

Dans le Lot-et-Garonne, je pourrais indiquer une propriété d'agrément et de rapport comportant un château avec parc et un domaine (terres labourables, vignes, bois, prairies) en pleine exploitation. Des pièces précises peuvent établir que la moitié du domaine produit actuellement un revenu de 10.500 francs par an; ce revenu sera doublé d'ici deux ou trois ans. Il y a là une occasion à saisir.

Je pourrais fournir tous renseignements complémentaires aux amateurs que ces propriétés intéresseraient.

J. CHASSINAT  
Avocat.

Adresser toute correspondance à M. CHASSINAT, 77, boulevard Saint-Michel, Paris.

## La Beauté Féminine

QUELQUES CONSEILS  
POUR CONSERVER UN VISAGE  
SANS RIDES ET UN TEINT FRAIS

Toute femme devrait prendre soin de sa beauté et chercher à augmenter l'éclat de son teint, conserver à son visage la fermeté de la première jeunesse, en un mot ne rien négliger pour rester attrayante et belle et jouer dans la société le rôle qui lui revient : charmer.

L'un des premiers symptômes de l'âge ou des soucis, celui qui apparaît avant tous autres et frappe tout d'abord les regards, ce sont les rides. La patte d'oie qui s'allonge aux coins des yeux, les plis qui se creusent aux bords des lèvres, sur le front ou sous le menton sont le signe certain pour une femme que bientôt elle devra renoncer aux succès mondains, aux murmures flatteurs qu'elle soulevait sur son passage, au désir et à l'envie qu'elle excitait autour d'elle; elle sera bientôt une vieille femme. C'est là une transition pénible pour une jolie femme et bien des désespoirs ont été suscités par l'image vieillissante que la psyché renvoyait. Un tel désespoir n'a plus de raison d'être, car les rides peuvent désormais être sûrement évitées et même entièrement supprimées par l'emploi du *Triplex System de Harriett Meta Smith*. Une seule application de ce système suffit souvent à amener une transformation extraordinaire, mais son emploi continu vient toujours à bout des rides les plus profondes. Beaucoup de femmes, quoique bien en chair, possèdent certaines déficiences provenant d'une répartition inégale des tissus adipeux; elles n'ont pas besoin d'engraisser, mais seulement de combler certains creux disgracieux du visage ou du cou. Grâce à la *Crème Dyspeptique* il est aisé d'avoir un cou, une poitrine et des bras d'un modelé parfait.

Le *Lait de Roses* est une véritable eau de Jouvence. Par son emploi, la peau acquiert une apparence veloutée, délicate, douce, le teint a la fraîcheur exquise que seule donne la jeunesse. Cette lotion ne contient ni corps gras, ni huile et par suite ne fait pas paraître la peau grasse, même par la transpiration.

Je vous signalerai encore, mes chères lectrices, une poudre, la *Poudre Fascination*, extrêmement fine, préparée avec le plus grand soin. Son parfum, bien que très doux, est extrêmement captivant.

Cette poudre possède, en outre, des qualités astringentes remarquables qui, par leur action, empêchent la formation des plis qui, plus tard, deviendraient des rides, et conservent au visage son apparence jeune et sa fermeté.

Enfin, chères lectrices, quel est le complément indispensable de toute femme élégante et soignée, complément qui donne à celle qui s'en sert un charme personnel, séduit ceux qui l'approchent et impressionne les sens d'une façon exquise et caractéristique? Vous l'avez deviné, n'est-ce pas; c'est le parfum. Le choix d'un parfum est toujours délicat; trop violent, il manque de discrétion et de distinction, trop suave, on s'en fatigue vite. Je ne saurais trop vous engager à essayer l'un des suivants : *Extrait extra-concentré de violette*, *Rêve To-Kalon*, *Stars and Stripes*. Ils sont fins, persistants et de bon goût.

Tous les produits dont je viens de parler sont fabriqués ou distillés par la *To-Kalon Manufacturing Co*, 7 rue Auber, Paris. Ils sont faits avec le plus grand soin, le dosage de leurs différents éléments est absolument

constant et ils ne contiennent aucun produit toxique. Essayez-en un seul pour commencer et bientôt vous les emploierez tous. Croyez-moi.

INDISCRÈTE.

## Notes et Informations

LES PROCÉDÉS CHANGENT  
MAIS LE RÉSULTAT RESTE  
LE MÊME

Pendant longtemps les femmes de l'aristocratie ont mis leur point d'honneur à ne faire que des ouvrages si délicats, — broderie, tapisserie, filet, dentelle, — qu'ils ne pouvaient en rien abîmer leurs fines mains blanches, et cette quasi-oisiveté a beaucoup contribué à créer la main dite de race. S'il en eût été autrement, nos aïeules, qui étaient plutôt robustes, auraient promené à travers les siècles des extrémités beaucoup moins délicates.

Enfin, naturelle ou acquise, la main de race a existé, existe encore malgré l'abus des sports, mais, pour la conserver, il faut mieux que de petits ouvrages, il faut des soins perpétuels. Le mot perpétuel aurait tort d'effrayer, car c'est un plaisir d'employer chaque jour un excellent cosmétique, onctueux, parfumé, grâce auquel on n'a plus peur de s'abîmer les mains en se livrant aux exercices à la mode puisque, s'il y a dommage, la Pâte des Prélats le répare si vite que personne n'a le temps de le constater. La Parfumerie Exotique, 35, rue du 4-Septembre, a la propriété de ce produit qui vaut 5 francs et 5 fr. 50 franco.

COMMENT FLEURIR SON "HOME"  
EN HIVER

Grâce au nouveau procédé de stérilisation des plantes et des fleurs, les appartements, pendant toute une saison d'hiver et même plus, peuvent s'orner de plantes les plus délicates et des fleurs les plus rares, sans entraîner ni dépenses excessives ni soins absorbants. Quelles sont les fleurs qui conviennent le mieux à chaque pièce?

Dans le grand salon, les orchidées, toutes les variétés, les cristaux de Nancy sont tout indiqués pour les recevoir; au petit salon, des roses et des œillets de Nice ou de Séville agrémentés de feuillages légers tels que capillaire et plumosus. — Les adiantums aux tons dégradés mélangés avec des chardons décorent d'un bel effet la salle à manger. Pour les chambres, dans les saxes et les petits vases les fleurs minuscules : cyclamens, prunus, bruyère, etc. Les grandes plantes vertes : palmiers, aréca, dans les angles des entrées et des vestibules. Qu'une main habile dissémine un peu partout ces parures de Flore et le printemps s'installe en permanence.

Le Palais des Fleurs, 46, rue des Petits-Champs, à Paris, se charge de toute décoration. Son catalogue illustré série F, est envoyé franco à toute demande.

GYMNASTIQUE RATIONNELLE

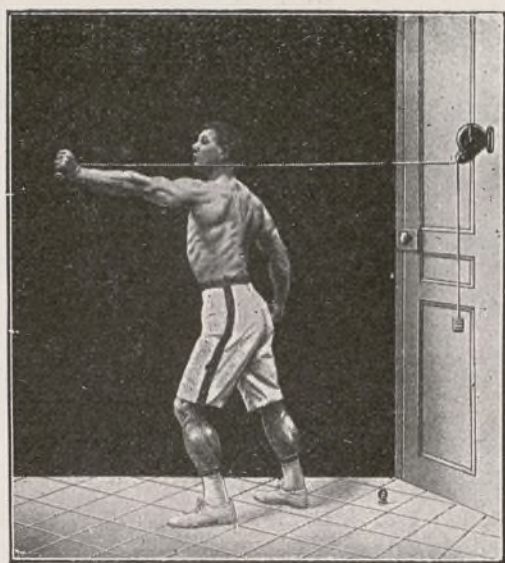
Voici enfin un appareil de gymnastique en chambre à la fois scientifique, pratique et simple : le « Rationnel Exerciseur » qui





est appelé à détrôner tous les exercices, et Dieu sait s'ils sont nombreux, dans lesquels le caoutchouc fatigué de se laisser tirer, ou fâcheusement impressionné par la chaleur ou l'humidité finit souvent par vous jouer le mauvais tour de vous sauter au visage, bien heureux s'il n'est pas accompagné du petit crochet.

Le « Rationnel Exerciseur » ne renferme aucune parcelle de caoutchouc; il se compose d'une poulie en bois, sur laquelle s'enroule une corde solide; un jeu de contrepoids interchangeable permet de doser l'effort suivant l'âge, le sexe et la force de la personne



qui s'exerce; il est inusable, tout en servant à toutes les personnes d'une même famille.

Il est construit d'après les données du D<sup>r</sup> P. de Champassin, dont les travaux sur le développement et le travail musculaire ont été approuvés (19 février 1907) et récompensés (Prix Desportes 1910) par l'Académie de Médecine.

Le « Rationnel Exerciseur » est facile à placer partout: il ne pèse pas plus de 2 k. 500, livré tout près à poser dans une boîte élégante; il est entièrement nickelé, de forme gracieuse et trouve sa place dans tous les milieux soucieux de l'esthétique, de l'hygiène et de la santé.

Prix de l'appareil complet. . . 25 francs.

En vente chez Y. Le Montréer, 9, rue Charlot, Paris. Téléphone : 1019-87.

#### LE TRAVAIL MORALISATEUR

Dans tous les milieux, dans tous les logis, du plus humble au plus luxueux, le travail au foyer fait la maison plus gaie, plus aimable, plus souriante. On l'a bien compris aux États-Unis, où la machine à coudre est très employée comme agent de relèvement social. On voit des intérieurs, où la misère semblait définitivement établie, renaître à l'espoir et bientôt à la prospérité, sitôt entrée cette petite fée moderne. La femme travaille et oublie ses déboires; les enfants se groupent autour d'elle et profitent de son exemple. Le mari bientôt délaisse les cabarets pour le logis redevenu agréable. Que de familles, même parmi les plus aisées, pourraient être ainsi resserrées, reconstituées si l'on faisait appel, chez nous, au même moyen!

Rien de plus facile, du reste, puisqu'il suffit d'écrire à la Maison Brunswick, 29, rue de Richelieu, pour recevoir le catalogue indiquant les prix et facilités de paiement de ces délicieuses Machines à coudre Brunswick, garanties cinq ans, et dont un demi-siècle de succès a consacré la réputation. (Expédition dans toute la France.)

#### A QUELLE FAMILLE APPARTIENNENT-ILS ?

Nos chapeaux du soir sont d'autant mieux nommés qu'ils ressemblent à des bonnets de nuit; ...élégants, fantaisistes, c'est possible, mais enfin leur genre est tout ce qu'il y a de plus nocturne. On les voit plutôt accompagnés par une robe d'inté-

rieur que par un costume de gala et leurs noms répondent bien à leur aspect: marmotte, serre-tête, béguin, même bonnet; rien n'y manque, et, pour comble, ils cachent tous les cheveux.

Parmi ces soi-disant chapeaux, certains, façon turban, ont un vague cachet oriental et semblent bien dépayés quand ils courent une figure sans expression ou rendue vulgaire par l'absence de cils et de sourcils. Cela arrive plus souvent qu'on ne pense et on peut s'étonner, à juste titre, que nombre de femmes, pourtant très coquettes, se résignent à cette laideur qu'il leur serait si facile d'atténuer en employant la Sève Sourcilère. En effet, ce produit spécial de la parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre, est parfait pour favoriser la pousse des cils et sourcils, et leur donner, en plus, beaucoup de souplesse et de brillant.

Prix : 5 francs et 5 fr. 50 franco.

CHRYSANTHÈME.

### Chronique médicale

Le traitement des imperfections du corps de la femme et surtout de son visage a fait de grands progrès. Malheureusement, il était souvent abandonné aux parfumeurs sans science, aux instituts sans autorité médicale, et l'esthétique féminine a dû souffrir de l'emploi de produits nocifs ou mal dosés.

Il est donc heureux que des personnalités médicales, telles que le savant dermatologiste, le docteur Clarkson, aient consenti à se consacrer à la préparation des produits destinés à assurer la conservation des charmes de la femme ou leur rénovation lorsque, par suite de soins mal appropriés, la pureté de ses formes ou la fraîcheur de sa jeunesse ont subi des atteintes.

En effet, les *Produits de Beauté du D<sup>r</sup> Clarkson*, 97, rue Saint-Lazare, représentent, pour toute femme soucieuse de "se défendre" et désireuse de plaire toujours, cette Fontaine de Jouvence qui permettait à Junon de paraître éternellement jeune et belle.

Docteur SERRE.

#### COURRIER DU DOCTEUR

*D'Azur*. — 1. Imbibez avec une boulette de coton trempée dans cette solution: teintures de myrrhe, de benjoin, de quillaya, de chaque 3 grammes. Eau de fleurs d'oranger 200 grammes. — 2. Le suc d'écorce verte de noix donne une teinture inoffensive de nuance châtain.

*Lointaine*. — 1. Le teint est toujours influencé par la digestion. En principe, manger peu à la fois. — 2. Les reins flottants sont fréquemment causés par le corset.

*Camia*. — 1. On peut facilement agrandir les yeux par une petite opération. — 2. On masse les rides avec le pouce en étalant la peau dans le sens opposé. Le massage mal fait creuse davantage. — 3. L'électricité détruit les poils radicalement.

D<sup>r</sup> S.



*La Route de l'air*, aéronautique, aviation, par A. Berget. — Un volume in-8°, contenant 80 diagrammes explicatifs et 118 gravures hors texte, cartonné, 15 francs. (Hachette et C<sup>ie</sup>, Paris.)

Au moment où s'accomplit la conquête définitive de l'air; au moment où les évolutions et les luttes des dirigeables et des aéroplanes passionnent chacun, un manuel pratique consacré à l'Aéronautique et à l'Aviation répond à la curiosité générale.

M. le professeur Berget, docteur ès sciences, qui enseigne à la Sorbonne l'océanographie marine, et l'océanographie aérienne partout où l'appellent son entente et sa passion de cette science nouvelle, a écrit ce livre avec le souci constant de le mettre à la portée de tous. Il expose les lois de la naviga-

tion aérienne sous ses deux formes actuelles: le dirigeable et l'aéroplane. Il laisse de côté tout ce qui concerne l'aérostation par ballons libres, — du passé déjà! — et ne s'occupe que du présent pour permettre d'entrevoir l'avenir. Tout en restant élémentaire, en simplifiant son étude afin de la rendre aussi claire que possible, il s'est efforcé d'être complet cependant et de donner à ses lecteurs une idée exacte de l'état actuel de la locomotion aérienne.

*La Route de l'air* n'est pas seulement le livre des débutants: si sa clarté le met à leur portée, sa documentation sûre et la précision de ses exposés le rendent indispensable à tous ceux qui ont souci des progrès de la locomotion transaérienne. Un des attraits du livre, — et non des moindres, — réside dans son illustration: toutes les figures explicatives, répandues à profusion dans le texte, ont été dessinées spécialement.

*Les Races humaines*. Les types, les mœurs, les coutumes de tous les hommes du monde entier. — Un volume grand in-4°, broché, 15 francs; cartonné toile pleine, 20 francs. (Hachette et C<sup>ie</sup>, Paris.)

*La Race blanche*, au profil régulier, harmonieux, progresse dans une activité fiévreuse, triomphe dans la Science après avoir excellé dans les Arts, s'efforce de plus en plus vers un idéal mesuré, raisonnable, pratique.

*La Race jaune*, épuisée sans doute d'avoir engendré une des premières civilisations, passe dans ses villes murées des jours gris, ombre fragile aux yeux bridés, au nez épaté qui semble vouloir se volatiliser par l'âcre fumée de l'opium.

*La Race rouge*, sauvage à la façon des grands oiseaux de nuit que la lumière du jour éblouit, disparaît peu à peu d'un monde où la forêt vierge, où la place elle-même lui sont de plus en plus mesurées.

*La Race noire*, enfin, la plus proche de la nature brutale, solide dans sa taille bien prise, la face et le crâne en béliet, le nez écrasé, l'œil bestial et la chevelure crépue, dispute à l'invasion blanche ses villages, ses chasses, ses libertés.

C'est cette confusion extraordinaire des races, des types, des mœurs et des coutumes, avec les grands problèmes qu'elle évoque, qu'on trouvera dans *Les Races humaines*.

D'une présentation originale et entièrement nouvelle, avec un texte attrayant, varié, facile à lire comme un roman, bourré de documents et d'anecdotes, *Les Races humaines* renferme 12 planches en couleurs, au milieu d'une extraordinaire série de photographies, prises dans tous les pays du monde, souvent au péril de leur vie, par les explorateurs les plus lointains.

*Les Fauves d'Afrique photographiés chez eux* d'après cinquante-huit clichés pris par l'auteur et une carte en noir, par A. Radclyffe Dugmore. — Un volume in-8°, broché, 15 francs. (Hachette et C<sup>ie</sup>.)

En suivant le voyageur, le chasseur, le photographe qu'est M. Dugmore, nous accomplissons une émouvante excursion dans les plaines et les montagnes, le long des grandes rivières de l'Ouganda; nous poursuivons à la piste, ou bien nous guettons à l'affût, avec toutes les angoisses de la grande chasse aux fauves, antilopes, girafes, zèbres, buffles, hippopotames, rhinocéros et lions; et, au lieu de massacrer ces animaux et de nous libérer ainsi du danger, nous nous en approchons parfois à quelques mètres et nous les photographions, de jour, ou de nuit, au rapide éclair du magnésium.

De cette forme nouvelle et inattendue de la chasse, il reste de vivants trophées: ce sont les innombrables clichés rapportés par M. Dugmore et reproduits dans son livre avec une impressionnante réalité: rien n'est plus saisissant que d'admirer, à travers ces splendides documents, les grands fauves de l'Afrique dans toute leur puissance et leur authenticité.

*Au Cœur de l'Antarctique*, Expédition du « Nimrod » au Pôle Sud, par E.-H. Shackleton. Traduction et adaptation de M. Ch. Rabot. — Un volume in-8°, illustré de 40 planches hors texte et d'une carte en noir; relié toile, 12 francs. (Hachette et C<sup>ie</sup>.)

En fait, le Pôle Sud est vaincu: au prix de véritables prodiges d'endurance, d'énergie, de ténacité, et grâce à de très intelligentes dispositions, le lieutenant Shackleton a pu, en cheminant vers la terre Victoria, s'avancer jusqu'au 88°23 de latitude sud, soit à 178 kilomètres du Pôle: la distance de Paris à Dieppe!

Victoire chèrement disputée: on s'en rend compte en revivant, grâce à ces pages illustrées de photographies sensationnelles, les émouvantes péripéties de cette merveilleuse exploration. Pendant quatre mois, sans un jour de repos, les voyageurs ont parcouru l'énorme carapace de glaciers qui forme la calotte antarctique, sans cesse arrêtés par des hautes chaînes de montagnes, meurtris par de terribles simons de neige, luttant contre des froids de 40° sous zéro, n'ayant enfin que de faibles rations de vivres sur des traîneaux que tiraient des poneys de Manchourie.

Et ce raid magnifique n'est pas le seul succès de l'expédition: tandis que Shackleton atteignait presque au Pôle, une autre escouade accomplissait vers le nord-ouest une marche non moins remarquable et parvenait au pôle magnétique antarctique après avoir exploré une immense région jusqu'alors inconnue.

Shackleton aura signé la plus belle page du Livre d'Or de la Conquête des Pôles.

*Mantegna. L'Œuvre du Maître*. — Un volume petit in-4°, contenant 200 reproductions, relié toile rouge, avec fers spéciaux, 10 francs; rel. amateur, 12 fr. 50. (Hachette et C<sup>ie</sup>, Paris.)

Après Albert Dürer, un précurseur; après Michel-Ange et Raphaël, deux génies accomplis, la Librairie Hachette publie l'œuvre de Mantegna. Entre le moyen âge qui meurt et la Renaissance dont l'aurore illumine les Temps nouveaux, Mantegna surgit, l'âme imprégnée de l'antiquité classique, avide en même temps des secrets d'où naîtra l'avenir. En lui s'accomplit l'évolution.

Fresques et tableaux de chevalier; histoire profane et histoire religieuse, le chef d'École de Mantegna a traité avec magnificence tous les sujets qu'il a choisis. S'il conserve encore dans sa forme une allure hiératique, il a dans l'inspiration une chaleur et une fougue qui en tempèrent les conventions. Son archaïsme se relève d'un accent de modernisme. Il doit à ce mélange une puissance d'expression singulière.

Il suffit, pour l'apprécier, de parcourir l'admirable série de ses œuvres où, à côté du mérite propre de ses compositions, à chaque instant un rapprochement s'impose avec telle page dont l'exécution a consacré la renommée des grands maîtres qui le suivirent. Ce fut leur prédécesseur, il a contribué à les former.

*Un mois à Rome*, par André Maurel. — Un volume petit in-8°, illustré de 152 gravures et de 32 plans, cartonnage toile, fers spéciaux, 7 fr. 50. (Hachette et C<sup>ie</sup>, Paris.)

Les livres consacrés à Rome sont innombrables: il semblait que tout fût dit sur cette noble cité d'histoire, d'art, de passé, d'éternité. Et pourtant le livre de M. André Maurel est nouveau, s'ajoute à cent autres sans en rappeler aucun, se présente, par une note très personnelle de couleur, d'animation, de sensibilité, de vie, comme un livre d'aujourd'hui, non d'hier.

Par une fine coquetterie d'artiste, M. Maurel a voulu n'être à Rome, pendant les trente journées d'un mois ardemment rempli, au lieu d'un archéologue ou d'un critique, qu'une sorte de passant, de flâneur ému, de badaud supérieur: « La flânerie innocente est douce parmi les ruines », écrit-il. Il a voulu cela, ou du moins il y a été naturellement porté par son tempérament de curieux raffiné, à qui les grandes choses et les belles choses parlent d'un langage éloquent et profond.

Par là, ce voyageur qui s'enrichit d'impressions appelle la sympathie de tous les voyageurs; aussi c'est à eux que s'adresse son livre où palpite l'âme de la merveilleuse cité, où toutes les visions naissent de souvenirs historiques. Œuvre de littérature et d'art, voici un guide idéal du voyageur.

*L'Amoureux de Tante Annette*, par Jean de Bourgogne. Un vol., 3 fr. 50. (Bernard Grasset, édit.)

Visiblement, le goût du public, comme celui des auteurs qui écrivent pour lui, revient aux œuvres d'observation et d'imagination sans prétentions profondes à l'étude psychologique. Parmi les nombreux recueils de contes publiés en ces derniers mois, et qui justifient cette observation, aucun ne nous a paru plus agréable que *L'Amoureux de Tante Annette*, par Jean de Bourgogne.

Ce charmant volume présente, avec l'intérêt de la diversité, toute la grâce d'un style très châtié et le mordant d'une fine observation, qualités toujours appréciées dans les œuvres de cet écrivain et notamment dans la *Chanoinesse Rouge*, son dernier roman.

Chacune des douze nouvelles qu'il renferme contient de la vie, de l'exactitude, montre des sentiments bien humains, tendres, railleurs, cruels ou passionnés et aussi beaucoup de verve et d'esprit. Quel que soit le sujet il plaît par la façon absolument personnelle dont il est traité par l'auteur.

*La Famille Kerdalec au Soudan*, par le D<sup>r</sup> Fernand Decourt. — Un volume 25/16 cm, illustré de 40 dessins d'Emmanuel Barcet, 6 cartes et 74 photographies hors texte. Broché, couverture aqua-relle, 6 francs; relié toile, fers spéciaux, couverture couleurs, 10 francs. (Paris, Librairie Vuibert.)

A travers mille incidents, dont certains sont particulièrement dramatiques, la mission Kerdalec accomplit au Soudan la tâche difficile qu'elle a assumée.

Elle s'est proposé d'opérer une véritable pénétration commerciale à l'intérieur de l'Afrique occidentale, et par là même d'étendre l'influence française dans cette région, l'une des plus belles et des plus vastes de notre domaine colonial, et aussi l'une de celles qui méritent le plus d'être bien connues de tous les Français, en raison du brillant avenir auquel elle paraît appelée. L'auteur, qui l'aime et la juge à sa valeur, a voulu nous la faire aimer et nous montrer tout le parti que nous pouvons tirer de ses richesses.

A la faveur d'un récit extrêmement attachant, il nous donne, sur cette contrée, les renseignements géographiques et économiques les plus complets. Très intéressant, très instructif, le livre est également très moral puisqu'il offre aux jeunes pour lesquels il a été spécialement écrit, une belle leçon d'initiative et d'énergie.

L'ouvrage est abondamment illustré de dessins, de photographies et de cartes qui lui apportent l'attrait d'une documentation vivante et pittoresque.



ume petit  
ile rouge,  
amateur,

s Michel-  
Librairie  
Entre le  
ace dont  
Mantegna  
classique,  
à naître

oire pro-  
de Man-  
jets qu'il  
orme une  
e chaleur  
ventions.  
e moder-  
d'expres-

l'admi-  
a mérite  
stant un  
ge dont  
grands  
écasseur,

— Un  
vures et  
spéciaux,

brables :  
oble cité  
pourtant  
s'ajoute  
présente,  
d'anima-  
vre d'au-

Maurel a  
journées  
a archéo-  
ssant, de  
flânerie  
écrit-il. Il  
ellement  
raffiné, à  
s parlent

pressions  
rs; aussi  
ite l'âme  
visions  
e de litté-  
oyageur.

de Bour-  
set, édit.)

celui des  
x œuvres  
étentions  
les nom-  
derniers  
aucun ne  
ureux de

l'intérêt  
rés châté  
qualités  
t écrivain  
ouge, son

renferme  
ntre des  
rs, cruels  
e et d'es-  
la façon  
raité par

Fernand  
tré de 40  
t 74 pho-  
ure aqua-  
x, couver-  
Librairie

sont par-  
Kerdalet  
qu'elle a

ble péné-  
ique occi-  
influence  
lus belles  
olonial, et  
lus d'être  
raison du  
L'auteur,  
u nous la  
que nous

achant, il  
gnements  
complets.  
est égale-  
mes pour  
elle leçon

e dessins,  
apportent  
et pitto-



Boutique à poissons et bateau de blanchisseurs au Quai de la Mégisserie, vers 1760 (Musée Carnavalet)

## Paris et l'Ile-de-France chantés par les Poètes

Par AD. VAN BEVER et ÉMILE MAGNE

Si l'on demande à l'étranger ou au provincial pourquoi, possédant ailleurs des terres, une maison, des souvenirs, des traditions, des dieux auxquels il aime à revenir sacrifier, il abandonne tout cela, et sa nature, et son air pur, et ce qui coexiste en lui du coin natal, pour s'enfoncer dans le hasard parisien, il assurera, le plus souvent, n'en avoir aucune idée. Le même instinct qui dirige la phalène vers la flamme où elle se brûlera les ailes le dirigera vers Paris.

Or ce n'est pas, comme le proclamèrent ou l'écrivirent maints gallophobes frénétiques, vers le plaisir, mais uniquement vers la Séduction de Paris que, chaque année, se sentent attirées les multitudes. Paris est, au centre du monde, comme une belle, et blonde, et souriante jeune fille, parée de l'auréole de ses générosités et de ses héroïsmes, étalant, ainsi que des robes en dentelles, ses claires et douces banlieues où circulent les rubans argentés des rivières.

Au Yankee trépidant et pratique, au Slave sentimental, au Saxon épais, à l'Oriental somnolent, au Latin enfiévré d'images, la cité millénaire offre un point de jonction naturel où les querelles

de races, les rivalités d'affaires, les haines multiples s'adoucissent et se transforment en d'intelligentes ententes. La joliesse de la nature, l'harmonie des architectoniques superposées par les siècles, le mouvement moins violent qu'à New-York, moins militarisé qu'à Berlin, aussi coloré qu'à Constantinople, suscitent l'admiration unanime. L'air doux et franc assouplit les caractères. C'est pourquoi Paris est devenu la ville cosmopolite par excellence.

Les exotiques que nos chemins de fer y déversent par milliers s'y sentent immédiatement à l'aise, immergés en une indépendance inconnue, jouissant de tout et de tous sans contrôle. Par les rues et les avenues, ils s'étonnent de rencontrer tant de courtoises prévenances, tant de ressources, tant de splendeur.

La véhémence propension du Français à la liberté a fait de Paris la ville unique où nul ne songe à molester autrui pour ses idées ou pour ses actes. C'est pour cela et pour bien d'autres choses encore que Paris exerce une séduction universelle.

De tout temps cette cité entretient l'ambition jalouse d'être le cerveau du



Le Marchand d'huîtres

d'après Abraham Bosse (Bibliothèque Nationale)





Le Marché à la Volaille et le Marché au Pain, Quai des Grands-Augustins, 1660 (Musée Carnavalet)

monde. D'autres villes, d'innombrables villes eurent des moments, aucune ne connut une telle continuité de prééminence intellectuelle. Dès que la France, délivrée de l'oppression étrangère, parvint à récupérer l'intégrité de son territoire, elle sembla la capitale nécessaire et les rois y établirent leur résidence.

Or il arriva que les savants méconnus rêvèrent d'obtenir les suffrages de l'antique Sorbonne où enseignaient des docteurs illustres; il arriva que les artistes incompris songèrent à l'applaudissement d'une cour qui se signalait par sa clairovoyance et son luxe. Il en vint de tous les points de la terre. Et les poètes qui sont, parmi les artistes, de doux enfants avides de protection, affluèrent vers le Louvre où les souverains, en récompense de leurs musiques verbales, les admirent dans leur clientèle. Ils contribuèrent à édulcorer les mœurs barbares du moyen âge, à créer cette politesse française qui devait, dans la suite, rayonner sur le monde.

Mais tous ne trouvèrent point, en la ville désignée pour continuer la clarté et la grâce hellène, la félicité et la fortune. Pour quelques-uns qui y saisirent la gloire, maints autres y endurèrent la malemort. Néanmoins, tous l'aimèrent d'un amour désespéré, au point d'en oublier leur terroir originel. Cet amour se traduisit par des chants élégiaques ou triomphaux, par

des satires, des madrigaux ou des couplets. La moisson en est abondante. Nous avons, en elle, pour en composer une gerbe, choisi les épis les plus dorés.

# I

Nous ne rechercherons point ce que la littérature médiévale doit à Paris, et si la ville physique y apparaît autant que la ville morale. Il reste peu de chose d'ailleurs de cette littérature et, d'autre part, les leveurs de plans ne nous ont point laissé ce que l'on appelait jadis le « pourtraict » de Paris.

De ces « pourtraicts » qui, dans la suite, deviennent fort nombreux, le premier qui présente quelque intérêt est dû à la science topographique de Braun. On y distingue nettement un Paris déjà en marche vers sa magnificence définitive et cependant encore tumultueux et sinistre. C'est le Paris auguste où survit l'image lointaine de Lutèce. On y voit, au centre, l'île de la Cité, jalonnée aux deux pointes par Notre-Dame, toute translucide, par le Palais aux tours rigides dont l'aiguille de la Sainte-Chapelle adoucit l'austérité farouche. Les deux édifices symbolisent la justice de Dieu et celle des hommes. Ils veillent,



Le Barbier, d'après Abraham Bosse (Bibliothèque Nationale)

depuis des siècles, sur cette terre prédestinée. Ils furent jadis seuls à émerger de la myriade des bâtisses noires. L'île vivait quasiment retirée du monde.



A l'époque qui nous occupe, elle est jointe à la terre ferme par cinq ponts surchargés de maisons, sous lesquels évoluent des batelleries plates et des coches d'eau. A droite et à gauche, la ville s'est étendue, resserrée entre des remparts que défendent, sentinelles avancées, la Bastille et la Tour de Nesle. Le Châtelet, où griffonnent les gardes-notes du roi, contemple de loin le gibet de la Grève. Les églises et les couvents pullulent. La Place Maubert, où vivent les procureurs retors, rampe au bas de la colline où dorment, closes en leurs chasses, les reliques de Sainte-Geneviève. Et dans le pittoresque faubourg Saint-Victor, voisinant avec Cluny, paisible et tendre, la Sorbonne retentit de querelles doctorales.

Ville étrange, en vérité, exubérante de tours et de forteresses, sans fleurs et sans jardins et dont les maisons noires, aux têtes et aux ventres énormes, semblent cheminer sur des jambes grêles. Les cabarets et les coupe-gorges abondent. Et l'on sent que, la nuit venue, toute une multitude rôde, dans l'ombre propice, en quête de victimes.

Or, c'est dans ce Paris tourmenté que circulent Villon et Gringore. Couvert du petit manteau, plumail au vent et la dague au côté, Villon ne trouve en ce bas monde d'autre félicité que la repue-franche. Quoi qu'il avale, il demeure efflanqué comme un chien famélique. Souffrant de la maladie : *Faulte d'argent*, il est graduellement amené à faire ses compagnons ordinaires de musards, clique-patins, pipeurs, hasardeurs de dez et autres larrons. Il apprend avec eux comment on gagne au brelan, aux glics, aux quilles et la manière de se procurer sans argent tout ce dont un homme

expert à « danser des dents » a besoin pour se repaître.

Tout aux tavernes et aux filles,

s'écrie-t-il. Il devient bientôt maître en piperies. Les filles de joie, hautes et basses, de Guillemette la tapissière à Marion l'idole, de la « gente saulcissière à la grosse Margot », l'entraînent peu à peu à n'être plus qu'un chef de bande qui, de Montpipeau à Ruel, et même à l'ombre des gibets de Montfaucon, cherche quelque vol à commettre.

Ainsi amours m'ont abusé, geint-il du fond de la prison d'où il ne sort que par miracle.

Néanmoins, ce fol dont la dague un jour s'est rougie de sang humain, ce vagabond, cet aventurier folâtre, trouve toujours le temps

d'écrire. Et ce qu'il écrit, parmi les louanges ou le repentir de sa vie, c'est l'histoire même du peuple de Paris. Il l'a vu et chanté sous toutes ses formes et en toutes les occurrences. Il en est l'émanation véhémement et claironnante. Qu'il le prenne à la Sorbonne, tondu à la césarine, vêtu d'un lyripion théologal et l'estomac garni d'eau bénite de cave sous l'apparence d'un docteur, qu'il le prenne à la taverne ou sur les marches d'une église, partout il le portraiture vivant dans sa poésie.

C'est pourquoi aucune poésie n'est demeurée plus captivante, dans son réalisme, que la sienne. Qu'il se fasse l'interprète de la belle Heaulmière pleurant ses péchés ou des biberons maudissant les taverniers qui falsifient leur vin, c'est partout la même éloquence allègre. Et parce qu'il a, avec son cœur et avec ses sens, adoré la femme de Paris, c'est



Le Cordonnier, d'après Abraham Bosse (Bibliothèque Nationale)



Joute des Mariniers, entre le Pont Notre-Dame et le Pont au Change, 1751 (Musée Carnavalet)







Les Halles au XVII<sup>e</sup> siècle. La crie du poisson de mer (Musée Carnavalet)

en sa faveur qu'il compose la plus belle de ses ballades :

Quoy qu'on tient belles langagières,  
Florentines, Veniciennes,  
Assez pour estre messagières,  
Et mesmement les anciennes ;  
Mais, soient Lombardes, Rommaines,  
Genevoises, à mes perilz,  
Piemontoises, Savoyssiennes,  
Il n'est bon bec que de Paris.

De très beau parler tiennent chayeres,  
Ce dit-on, les Neapolitaines,  
Et sont très bonnes cacquetieres  
Allemandes et Pruciennes ;  
Soient Grecques, Egyptiennes,  
De Hongrie ou d'autres païs,  
Espaignolles ou Castellaines,  
Il n'est bon bec que de Paris.

Brettes, Suysses, n'y sçavent gueres,  
Gasconnes n'aussi Toulouzaines ;  
Du Petit-Pont deux harangieres  
Les concluront, et les Lorraines,  
Angloises ou Calaisiennes  
(Ay-je beaucoup de lieux compris?),  
Picardes de Valenciennes ;  
Il n'est bon bec que de Paris.

ENVOI

Prince, aux dames Parisiennes  
De beau parler donne le prix ;  
Quoy qu'on die d'Italiennes,  
Il n'est bon bec que de Paris.

## PARIS ET L'ILE-DE-FRANCE

Or, si Gringore goûte, au déduit, la femme de Paris que Villon encense avec cette verve truculente, il dédaigne de lui accorder une attention littéraire. Sa muse traite de sujets plus graves. Cet homme ne marche point avec, sous sa robe, un pan de saucisse caché ou encore quelque jambon avant-coureur de vin. Il appartient à la principauté des Sots où il remplit le rôle, à la fois supérieur et équivoque, de Mère Sotte. Il entre, en cette principauté, des gens de toutes sortes, gens venus de l'Université et gens venus de la Cour des Miracles. Elle a pour but de donner des spectacles au peuple.

Gringore organise, compose et joue ces spectacles. Il en est la personnalité culminante, personnalité énorme qui, tout d'un coup, transforme l'esprit même du théâtre populaire. Ce ne sont plus, en effet, sous son inspiration, pièces douceâtres avec apparitions de personnages bibliques que la plèbe est invitée à écouter, mais pièces politiques, satires formidables où éclatent la grande voix et le grand bon sens d'une bourgeoisie déjà frondeuse. La France entreprend à nouveau les aventures italiennes. Sur le trône pontifical resplendit la tiare guerrière de Jules II. Les armes s'entrechoquent et les chances de victoire deviennent incertaines.

Gringore, d'un verbe tour à tour gouailleur et tonitruant et d'une âme chauvine, appelle le peuple de Paris aux Halles :

Sotz lunatiques, sotz estourdis, sotz sages,  
Sotz de villes, de chasteaux, de villages,  
Sotz rassotés, sotz nyais, sotz subtilz,  
Sotz amoureux, sotz privez, sotz sauvages,  
Sotz vieux, nouveaux, et sotz de toutes ages,  
Sotz barbares, estranges et gentilz,  
Sotz raisonnables, sotz pervers, sotz retifz,  
Vostre Prince, sans nulles intervalles,  
Le Mardy gras jouera ses Jeux aux Halles.

Sottes dames et sottes damoiselles,  
Sottes vieilles, sottes jeunes, nouvelles,  
Toutes sottes ayant le masculin,  
Sottes hardies, couardes, laides, belles,



La Place Royale vers 1655 (Legs Amédée Berger, Musée Carnavalet)





9 La Monnaie, le Pont Royal et le Louvre, vue prise du Pont-Neuf  
par Lallemant, xviii<sup>e</sup> siècle (Musée Carnavalet)

Sottes frisques, sottes douces, rebelles,  
Sottes qui veulent avoir leur picotin.  
Sottes trotantes sur pavé, sur chemin,  
Sottes rouges, mesgres, grasses et palles,  
Le Mardy gras jouera le Prince aux Halles.

Sotz yvrongnes aymanz les bons lopins,  
Sotz qui crachent au matin jacopins,  
Sotz qui aiment jeux, tavernes, esbatz,  
Tous sotz jaloux, sotz gardans les patins,  
Sotz qui chassent nuytz et jour aux  
[congnins,

Sotz qui aiment à fréquenter le bas,  
Sotz qui faictes aux dames les choux gras ;  
Advenez y, sotz lavez et sotz salles,  
Le Mardy gras jouera le Prince aux Halles.

Mere Sotte semont toutes les sottes ;  
Ne faillez pas à y venir, bigottes,  
Car en secret faictes de bonnes chières.  
Sottes gayes, délicates, mignottes,  
Sottes douces qui rebrassez vos cottes,  
Sottes qui estes aux hommes familières,  
Sottes nourrices et sottes chamberières,  
Monstrer vous fault douces et cordiales,  
Le Mardy gras jouera le Prince aux Halles.

Fait et donné, buvant vin à plains potz,  
En recordant la naturelle game.  
Par le Prince des Sotz et ses suppotz ;  
Ainsi signé d'un pet de preude femme.

Et lorsque le peuple est accouru,  
ce sont railleries, sarcasmes, déblaté-  
rations terribles contre ce Pape pourfendeur de Français  
et, par suite, contre un clergé dont tout le moyen âge  
vilipenda l'astuce et la licence. De telle sorte que la religion  
catholique perd un peu de son prestige et que cette poésie  
ardente et goguenarde prépare le terrain à la réforme.

Il n'est point  
d'autre porteur de  
lyre, au cours de  
ce xvi<sup>e</sup> siècle tour-  
menté d'idées et de  
guerres, qui émeuve  
au point où Gringore  
l'a ému le peuple de  
Paris. Roger de Col-  
lerye que, pour sa  
jovialité, l'on sur-  
nomma Roger Bon-  
temps n'est qu'une  
menue monnaie de  
Gringore. Il n'entraîne  
à sa suite, et jusqu'au  
cabaret seulement,  
que les clerks de la  
basoche, « philo-  
sophes sans chaus-  
sures et gais meurt-de-  
faim », dont il fait sa  
compagnie. Il enre-



10 Le Pont-Neuf et la Samaritaine  
par Raguenet, 1777 (Musée Carnavalet)

gistre, en ses rimes, leurs querelles ou leurs revendications.  
Il n'adresse pas un los à Paris dont cependant nul  
n'apprécie mieux que lui la liesse perpétuelle.

Et le siècle coule quasiment vide de strophes où se mani-  
feste la reconnaissance des poètes pour  
la capitale. La plupart viennent, il est  
vrai, de provinces lointaines dont ils  
gardent souvenance. Clément Marot,  
exilé du Quercy, papillonnant autour  
de Marguerite de Navarre, dédie, entre  
deux babillages de cour, une *Épître  
aux Dames de Paris* où il se défend  
de les avoir raillées en un *Adieu sati-  
rique* que de méchantes langues lui  
attribuèrent. Parmi les sept augures de  
la Pléiade, Ronsard se borne à célé-  
brer les ribaudes de la Montagne-  
Sainte-Geneviève ou du faubourg Saint-  
Marcel. Vauquelin de la Fresnaye,  
Mathurin Régnier, admirable ouvrier  
du vers, stigmatisent l'ignominie des  
mœurs.

Tous préfèrent à Paris, l'Île-de-  
France dont le charme les conquiert et  
les émeut, soit qu'ils y vivent dans la  
clientèle de la cour, soit qu'ils s'y  
 retirent l'âge venu. Jean Godard et

Nicolas Ellain rapportent des rimes gaies de la fontaine de  
Gentilly où ils allèrent rafraîchir leurs ardeurs amoureuses.  
Passerat, réfugié à Bagnolet, comme plus tard le cardinal du  
Perron, lance aux reîtres qui menacent de saccager cette  
« terre sacrée » de foudroyantes invectives :



12 Vue de Notre-Dame, de l'Archevêché et du Quai des Bernardins  
par Lallemant, xviii<sup>e</sup> siècle (Musée Carnavalet)

Empistolés au visage  
[noirci,  
Diabls du Rhin, n'appro-  
[chez point d'ici :  
C'est le séjour des filles  
[de Memoire.  
Je vous conjure en lisant  
[le grimoire.  
De par Bacchus, dont sui-  
[vez les guidons,  
Qu'alliez ailleurs com-  
[battre les pardons  
Volez ailleurs, messieurs.  
[les hérétiques :  
Ici n'y a ni chappes ni  
[reliques.  
Les oiseaux peints vous  
[disent en leurs chants :  
Retirez-vous, ne touchez  
[à ces champs ;  
A Mars n'est point ceste  
[terre sacrée,  
Ains à Phœbus, qui sou-  
[vent se recrée.

Desportes loue la  
vallée de Chevreuse





Gravé par Jacob, d'après Watteau (Bibliothèque Nationale)

d'être la plus claire et la plus douce parmi les vallées de France. René Macé, Jean Doublet, Mellin de Saint-Gelais, Bertaut rêvent, avec douceur, du temps béni où Fontainebleau les hospitalisait. Ce qu'ils en aiment, ce n'est point la forêt pittoresque, le paysage coloré et divers, mais le château où les rois en villégiature sont plus abordables et plus généreux. Tel est le sentiment de Ronsard. « Quand voirrons-nous », s'écrie-t-il,

... par tout Fontainebleau  
De chambre en chambre aller les  
[mascarades?  
Quand voirrons-nous, au matin, les  
[aubades  
De divers luths mariés à la voix,  
Et les cornets, les fifres, les hautbois,  
Les tabourins, violons, espinettes  
Sonner ensemble avecque les trom-  
[pettes?  
Quand voirrons-nous comme balles voler  
Par artifice un grand feu dedans l'air?  
Quand voirrons-nous sur le haut d'une scène  
Quelque gamin ayant la joue pleine  
Ou de farine ou d'encre qui dira  
Quelque bon mot qui nous réjouira?

Et Malherbe, le cœur attendri par la vicomtesse d'Auchy, écrit à son tour :

Beaux et grands bastimens d'éternelle structure,  
Superbes de matière et d'ouvrages divers,  
Où le plus digne roi qui soit en l'univers  
Aux miracles de l'art fait céder la nature ;

Beau parc et beaux jardins qui, dans vostre closture,  
Avez tousjours des fleurs et des ombrages verts,  
Non sans quelque démon qui defend aux hivers  
D'en effacer jamais l'agréable peinture ;

Lieux qui donnez aux cœurs tant d'aimables désirs,  
Bois, fontaines, canaux, si, parmy vos plaisirs,  
Mon humeur est chagrine et mon visage triste,

Ce n'est point qu'en effet vous n'avez des appas,  
Mais, quoy que vous ayez, vous n'avez point Caliste,  
Et moy je ne vois rien quand je ne la vois pas.



La Maison de l'Image Notre-Dame place de Grève, 1751, par Raguenet (Musée Carnavalet)



Une Parade à la Foire Saint-Laurent, 1786 (Musée Carnavalet)

Mais il en est, parmi les poètes de cette période, qui goûtent la nature pour elle-même. « Fi ! fi ! la ville pue », s'exclame Claude Gauchet,

les champs, et les fustaies,  
Les eaux, et les vallons, et les vertes saulsaies,  
Le doux chant des oiseaux ne sont point destinez  
Pour ceux qui sont toujours aux villes confinez :

Etabli en son prieuré de Beaujour, cet ecclésiastique, chasseur et pêcheur effréné, concentre toutes ses facultés à dire les merveilles de la campagne valoise :

Là le Cypres s'eslève, et les beaux Orangez  
Plantez dans des vaisseaux par ordre sont rangez :  
Tout le long d'un hault mur les Grenadiers verdissent,  
Des Citronniers gentils les richesses jaunissent :  
D'autre part, par compas, le Sycomore beau  
Va s'eslevant au ciel verdissant de nouveau :  
L'on voit en sa saison mainte odorante rose  
Au soleil du matin nouvellement esclose ;  
Là l'œuillet s'espanit, et le lis blanchissant  
Jette ses belles fleurs au milieu jaunissant :  
En longueur on y void mainte plaisante allée  
Qu'un Coudrier branchu couvre de sa feuillée :  
Le mignard Jassemijn, d'une blanche couleur,  
Y jette abondamment sa bien flairante fleur :  
En long vous y voyez d'une belle verdure  
S'eslargir plaisamment mainte riche

[bordure,  
Où l'on peult six vingts pas cheminer à  
[couvert  
Entre deux rangs plantez de Laurier  
[toujours verd.  
Les oiseaux amoureux, d'un desgoisant  
[ramage,  
Y desgorgent sans fin quelque gentil  
[passage...

Hors donc un obscur rimeur, le sieur Le Charon de Charondas dont nous reste un pitoyable sonnet *A la Ville de Paris*, les poètes demeurent les yeux clos au magnifique développement architectural de la cité qui leur donne asile.

## II

Or Paris, à l'aube du XVII<sup>e</sup> siècle, sous l'impulsion du Béarnais au plumet blanc, d'Henri IV à la barbe fleurie, commence lentement à s'épanouir. En place



des trous-punais qui menaçaient d'empuantir sa capitale conquise au fil de l'épée, le Vert-galant s'est efforcé de poser des édifices et de dessiner des jardins. Le quadrilatère sévère de la place Royale où quelques années plus tard Corneille situera l'action d'une tragi-comédie, s'élève peu à peu au sein du Marais, quartier d'abondance, de poésie et d'amour. L'Arsenal s'environne d'un mail spacieux et de cabinets verdoyants dont un sieur Dolet, faiseur de ballets, dira l'animation licenciée. Le Pont-Neuf, péniblement, arche par arche, enjambe la Seine, tout nu, si complètement nu que, pour l'harmoniser aux autres ponts chargés de bâtisses, on y laissera s'installer la tourbe des bateleurs goguenards et on y érigeria le cube tintinnabulant de la Samaritaine. Conjointement au Pont-Neuf, la place Dauphine dresse son triangle de maisons uniformes au milieu desquelles l'Orviétan vend, sur des tréteaux, ses baumes et ses panacées.

Et c'est bientôt partout une furieuse émulation de bâtir. M<sup>me</sup> de Rambouillet, crayon en main, oblige les architectes routiniers à élaborer, selon des méthodes nouvelles, l'hôtel où elle rêve de monopoliser le parler précieux et galant. Richelieu veut, à son tour, avoir, face au Louvre, une maison digne de son mérite. Le culte des parterres en broderies et des jeux d'eaux naît en même temps que le goût d'une architecture homogène. Les familles princières ne dédaignent plus de s'exiler parmi les faubourgs où les arbres croissent avec vigueur. Le duc d'Orléans et le prince de Condé édifient leurs palais parmi les sites ombragés du faubourg Saint-Germain. De tous côtés les foules trouvent, pour distraire leur oisiveté, des promenades ouvertes. C'est le Cours la Reine et c'est le jardin des Tuileries. Les carrosses au ventre « damasquiné » et les chaises circulent maintenant par centaines, mêlés aux fiacres de louage que le bonhomme Souscarrière vient de livrer au public.

Et néanmoins, bien que la ville se soit étendue et embellie, elle demeure malpropre encore, gluante d'une boue immonde que les véhicules malaxent au passage. Elle offre, contrastant avec le visage riant de ses quartiers neufs, des visages repoussants de quartiers hantés par une crapule en expectative de brigandages et d'émeutes. Pourtant, au dire de Benserade, c'est précisément cette multiplicité d'aspects qui constitue son charme :

Rien n'égale Paris, on le blâme, on le louë,  
L'un y suit son plaisir, l'autre son intérêt ;  
Mal ou bien tout s'y fait, vaste et grand comme il est,  
On y vole, on y tûe, on y pend, on y rouë.

On s'y montre, on s'y cache, on y plaide, on y joue,  
On y rit, on y pleure, on y meurt, on y naît,  
Dans sa diversité, tout amuse, tout plaist,  
Jusques à son tumulte et jusques à sa bouë.

Mais tous les poètes ne partagent pas l'optimisme de Benserade et notamment Scarron qui appréhende toujours quelque bousculade dangereuse pour sa chaise d'estropié :

Un amas confus de maisons,  
Des crottes dans toutes les ruës,  
Ponts, Eglises, Palais, Prisons,  
Boutiques bien ou mal pourvuës.



17 Tirage d'une loterie à l'Hôtel de Ville. 1772. Dessin de C.-L. Desrais (Musée Carnavalet)

Force Gens noirs, blancs, roux, grisons,  
Des Prudes, des Filles perduës,  
Des meurtres et des trahisons,  
Des Gens de plume aux mains crochuës.

Maint poudré qui n'a point d'argent,  
Maint homme qui craint le Sergent,  
Maint fanfaron qui toujours tremble.

Pages, Laquais, Voleurs de nuit,  
Carosses, Chevaux et grand bruit,  
C'est là Paris, que vous en semble?

Le xviii<sup>e</sup> siècle, comme on sait, bruit d'une intense rumeur poétique. Sur le Paris physique, dont nous avons tracé un rapide croquis, les grands classiques restent

quasiment muets. Corneille, il est vrai, dans la *Galerie du Palais*; Racine, dans les *Plaideurs*, se sont efforcés de broser quelques représentations du Palais de justice, et Boileau, dans les *Embarras de Paris*, un amusant tableau de la rue. Ce sont là vastes ébauches, silhouettes à grands traits. Le dessin a besoin d'être achevé.

Pour le terminer, nous devons avoir re-

cours à des poètes secondaires. Michel de Marolles, à l'aide de sa *Description de Paris... par un certain nombre d'épigrammes de quatre vers chacune* et Claude Le Petit, à l'aide de son *Paris ridicule*, situent devant nous, l'un d'une âme admirative et l'autre d'une âme maussade, le vêtement de pierre de la ville. Bientôt le sieur Berthod, auteur de *La Ville de Paris en vers burlesques*, et François Colletet, auteur des *Tracas de Paris en vers burlesques* font, à leur tour, évoluer à nos yeux les personnages qui pullulent parmi les bâtiments décrits. La ville palpite maintenant de sa vie quotidienne. Un anonyme enregistre en vers quels cris divers lancent, en la parcourant, les artisans portraiturez par Abraham Bosse. Et les gazetiers Loret, Robinet, Subligny, La Gravette de Mayolas, nous tiennent quotidiennement au courant des bruits innombrables qui parviennent à leur oreille attentive.

Si bien que nous n'ignorons rien du Paris du grand siècle,

... ce petit monde  
Où tout contentement abonde  
Et dans qui les plus grands désirs  
Se peuvent saouler de plaisirs,

écrit Saint-Amant, illustre et merveilleux thuriféraire d'une cité qu'il considère comme trois fois sainte.



16 Le Marchand de lingerie  
École française du xviii<sup>e</sup> siècle (Musée Carnavalet)



Ce doux Paris, ce Paris adorable,  
Le seul séjour de l'homme raisonnable,

s'exclame Boisrobert désespéré chaque fois que les circonstances l'en éloignent; « ce cher Paris », murmure Sarasin, rongeant son frein en un lointain village,

...dont le désir me  
[presse  
Et qui me tient lieu de  
[maîtresse.

A parcourir les  
œuvres contemporaines, nous rencontrons partout un immense amour pour la capitale :

Paris vous demande  
[justice :  
Vous l'avez quitté par  
[caprice.

A quoi bon de tant façonner,  
Marquise, il y faut retourner.  
L'hiver approche et la campagne,  
Mais surtout celle de Bretagne,  
N'est pas un aimable séjour  
Pour une dame de la cour,

dit Saint-Pavin à M<sup>me</sup> de Sévigné. Et il semble bien que les dames de la cour partagent cette opinion à en croire Régnier Desmarets :

Quand serons-nous à Paris de retour?  
Disoit Corine, en faisant un voyage...  
On sème en vain des fleurs sur son passage,  
Rien ne l'amuse et rien ne la soulage.

Un mois durant, toujours même ramage :  
Quand serons-nous à Paris de retour?

Les descriptions particulières, à côté des descriptions générales, affluent. M<sup>me</sup> Deshoulières se complaît à dessiner

les rives de la Seine et Chapelle, l'épicurien, à exprimer l'horreur du couvent de Saint-Lazare. Pellisson, grandiloquent, encense le Louvre, et Godeau, onctueux, la docte Sorbonne. Boisrobert dit la mélancolie de l'hiver parisien :

Les batteaux sont cloués  
[au port,  
La Samaritaine enrhumée  
[N'a plus sa voix accoutumée...

Le courtisan tout tailladé  
Gèle dans son satin brodé...  
On voit la bourgeoise proprette,  
Avec sa petite soubrette,  
Qui trottent comme des souris  
Dessus les pavés de Paris.  
Les carrefours sont sans tripières;  
Les sergens quittent leurs barrières,  
Les femmes qui vendent du fruit  
Au marché ne font plus de bruit,  
Tout divertissement nous manque,  
Tabarin ne va plus en banque,  
L'Hostel de Bourgogne est désert,  
Chacun se tient clos et couvert...

Ainsi défilent, sous la plume des poètes, les différentes



Vue prise aux environs de Paris, par Louis-Gabriel Moreau (Musée du Louvre)



Fête à Louveciennes, d'après une aquarelle de Moreau le jeune (Musée du Louvre)





PAUL HUET

L'INONDATION DE SAINT-CLOUD

(MUSÉE DU LOUVRE)



Ayuntamiento de Madrid









20

*Le Thé à l'anglaise chez le prince de Conti, par Ollivier (Musée du Louvre)*

physionomies de la cité. Mais comme la plupart d'entre eux sont surtout écrivains des mœurs, ils éprouvent un plaisir spécial à nous montrer les vices et les ridicules de leur époque. Ainsi les abbés d'Aubignac, Cotin, de Pure, le petit de Beauchasteau, Brébeuf, Cantenac, Bussy-Rabutin, Le Pays, Pavillon, Coulanges, M<sup>me</sup> de la Suze et de Villedieu, nous dévoilent-ils les coutumes étranges et le langage alambiqué des ruelles où se coudoient les précieuses galantes et prudes, les femmes savantes, les débiteurs de galimatias, pédants, madrigaliers et chansonniers. D'autres, Voiture, Sarasin, Gombauld, Malleville, La Mesnardière, Tristan Lhermite, nous initient aux pompes de la cour.

Nous pouvons, de cette sorte, parcourir toute la capitale. Au Palais de justice, Donneau de Visé nous introduit parmi les pelotons sémilants des nouvellistes et le chevalier d'Aceilly parmi le peuple piaillant des libraires et des lingères. Nous assistons, avec Furetière, au *Jeu de boules des procureurs*, jeu divertissant entre tous, car

Chacun se pique

De bien dire, en parlant sa langue de pratique...

Si nous souhaitons, à l'Hôtel de Bourgogne, contempler la multitude qui contribue au succès des tragédies, Gaultier-Garguille, Bruscombille et Guillot-Gorju nous ouvrent ses groupes compacts et bruyants. Si nous désirons pénétrer en l'assemblée grouillante du Pont-Neuf où éclate le verbe

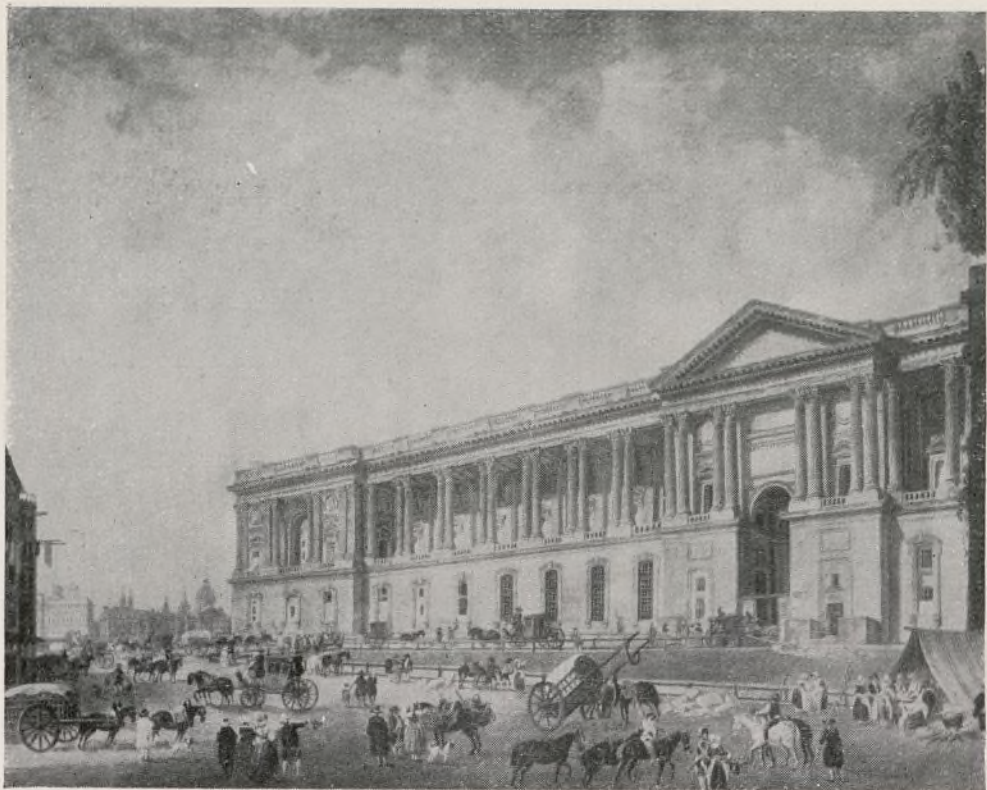
sonore de Tabarin et du Savoyard et où retentiront, durant la Fronde, les rimes cinglantes de Blot et de Cyrano, le truculent Saint-Amant nous en tient la *Gazette*. La Foire Saint-Germain trouve en Salomon de Priezac et Scarron ses chantres émerveillés. Foire, dit ce dernier,

Foire, l'élément des  
[coquets,  
Des filous et des tire-  
[laine ;  
Foire où l'on vend  
[moins d'affiquets  
Que l'on ne vend de  
[chair humaine ;  
Sous le prétexte des  
[bijoux,  
Quel'on fait demarchez  
[chez vous

*Vue des coteaux de Meudon, prise du parc de Saint-Cloud, par Louis-Gabriel Moreau (Musée du Louvre)*

Qui ne se font rien qu'à la brune !  
Que de gens chez vous sont déçus !  
Que chez vous se perdent d'écus !





22 La Place et la Colonnade du Louvre  
nouvellement dégagées, 1775 (Musée Carnavalet, Collection Baur)

Que chez vous c'est chose commune  
De voir converser sans rancune  
Les galants avec les cocus!...

Enfin les cabarets sont loués par les voix unies de  
Chapelle, Auvray, Beys, Dassoucy, Vion d'Alibray, Desbar-  
reaux, Colletet. « De quinze ou seize au moins », dit Colletet,

...que nous sommes icy,  
Papistes, huguenots, de différent mérite,  
L'un fait le libertin, l'autre fait l'hypocrite ;  
L'un plaide pour Sedan, et l'autre pour Nancy ;

L'un raille un nez pointu, l'autre un nez raccourcy,  
L'un censure un poulet, l'autre une carpe frite ;  
L'un entre, l'autre sort ; l'un rit, l'autre s'irrite ;  
L'un réforme l'Estat, l'autre vit sans soucy.

L'un s'entretient d'amour et l'autre de chicane ;  
L'un parle de sa bure, et l'autre de sa panne ;  
Moi je mange en repos, et bois sans dire mot.

Amy, qui les connois d'esprit et de visage,  
Vis-tu jamais ailleurs un repas si falot,  
Et parmi tant de fous un poète si sage?

Nous voudrions, parmi tant de poètes spirituels et  
verveux, en rencontrer quelques-uns qui s'intéressent, avec  
une ardeur semblable à celle que professe Cyrano, à la tendre  
nature de l'Ile de France. Mais moins encore que leurs prédé-  
cesseurs, les poètes du XVII<sup>e</sup> siècle goûtent ce qu'ils appellent  
« les plaisirs des  
champs ». Ou bien,  
comme Boileau à  
Auteuil et Benserade  
à Gentilly, ils envi-  
sagent la campagne  
en propriétaires, avec  
la satisfaction égoïste  
de contempler des  
arbres et des fleurs  
qui leur appar-  
tiennent. Ou bien,  
comme Boisrobert à  
Ruel, Neufgermain à  
Limours, Quinault à  
Sceaux, Laugier de  
Porchères, Racan,  
Courval - Sonnet,  
Pierre Le Moyne, Mairet, Lainez à Fontainebleau, ils s'im-  
posent l'obligation, pour arracher quelques pistoles au  
roi ou à ses ministres, de vanter en vers pitoyables les  
splendeurs qui les environnent. Il en est, comme Grillet,  
installé à Essonnes, qui, délaissant les sites champêtres, se



23 Vue des Tuileries et du Pont Royal, 1797  
par Depelchin (Musée Carnavalet)

postent sur les routes pour saluer au passage quelque cour-  
tisan en carrosse. D'autres, comme le chevalier de Lignières,  
en route vers Mantes la jolie, vont chercher, sous les taillis  
rustiques, un cabaret confortable où ils donneront, aux sons  
des violons, des collations à leurs maîtresses.

Quelques-uns cependant nous ont laissé d'agréables  
narrations de leurs promenades. Un anonyme, dont les vers  
dorment dans le *Cabinet satyrique*, détaille, d'une âme  
éblouie, la magnificence du château de Saint-Germain. Théo-  
phile de Viau, qu'anime un délicat sentiment des nuances,  
célèbre en diverses odes la *Maison de Silvie*, c'est-à-dire le  
château de Chantilly où l'hospitalise le duc de Montmorency :

Dans ce parc, un vallon secret  
Tout voilé de ramages sombres,  
Où le soleil est si discret  
Qu'il n'y force jamais les ombres,  
Presse d'un cours si diligent  
Les flots de deux ruisseaux d'argent  
Et donne une fraîcheur si vive  
A tous les objets d'alentour,  
Que même les martyrs d'amour  
Y trouvent leur douleur captive.

Et enfin Salomon de Priezac, s'étant laissé prendre à la  
mode qui conduit vers Saint-Cloud les troupes galantes et les  
joyeux « biberons » du XVII<sup>e</sup> siècle, en rapporte cette page  
extasiée :

Ma Muse, de Saint-Cloud, veut faire son Parnasse ;  
C'est sur ce tertre icy que je veux qu'elle trace



24 Le Café Godel, par Swebach-Desfontaines (Musée Carnavalet)

Non les pompeux palais  
[des Princes et des  
Rois,  
Mais la sombre espaisseur  
[de ces superbes bois,  
Ces larges promenoirs, ces  
[noires enfoncures,  
Ces cabinets secrets, ces  
[retraites obscures  
Où règnent à l'envy mille  
[Divinités,  
Ces grottes où les sens se  
[trouvent enchantés,  
Ces parterres divers, ces  
[riches broderies,  
Ces tranquilles canaux et  
[ces vertes prairies  
Dont les tapis tremblants  
[et parsemés de fleurs  
Étalent à nos yeux tant de  
[vives couleurs...

Ces jets d'eau qui, poussés d'un mouvement sans fin,  
Tombent en gros bouillons dans le sein d'un bassin,  
Ces mobiles cristaux, ces bruyantes cascades,  
Ces fidèles échos, ces belles palissades,  
Ces fertiles vergers, ces riches espaliers,  
Ces vallons où l'on voit combattre les bœliers,



Ces forêts d'orangers, ces  
[peintures trompeuses,  
Ces jardins émaillés, ces fi-  
[gures pompeuses,  
Enfin tant de beautés qui  
[brillent en ces lieux,  
Qui sont autant d'appas et  
[d'attraits pour les yeux.

III

Et voici venir le  
XVIII<sup>e</sup> siècle frivole, sarcas-  
tique, palpitant, et ses  
poètes qui sont pareils  
à des mouches bourdon-  
nantes. La ville, de tous  
côtés allègrement saute  
par-dessus ses remparts  
et ses bastions. Elle  
s'épand au loin dans la  
campagne, toute enlumi-  
née de maisons neuves.  
Elle s'est, vers la fin de  
cette période, tellement  
étendue que Piis, fâché d'effectuer de longues courses pour  
joindre la nature libre, le lui reproche amèrement :

Paris n'es-tu pas assez grand ?  
Et sais-tu bien que chaque rue  
Est une portion qu'on prend  
Du domaine de la charrue ?

Reproche d'ailleurs superflu. Il faut une ville immense  
pour contenir l'esprit de Voltaire. Car si, à la vérité, l'homme  
de Ferney n'y séjourne guère, sa pensée y demeure et y veille.  
Pour son corps, c'est peu de chose et le marquis d'Argenson  
lui trouve volontiers une place. Un jour, des vers satiriques,  
les *J'ai vu*, ayant paru sous le nom du philosophe, ledit  
marquis, mécontent, décide d'en enfermer l'auteur à la Bastille.  
Le traitement est injuste. Ne nous en plaignons pas. Il nous  
vaut ces rimes charmantes sur la forteresse sinistre du fau-  
bourg Saint-Antoine :

...Je fus bientôt conduit  
En coche clos, vers le royal réduit,  
Que, près Saint-Paul, ont vu bâtir nos pères  
Par Charles cinq. O ! gens de bien, mes frères,  
Que Dieu vous gard' d'un pareil logement !  
J'arrive enfin dans mon appartement.  
Certain croquant, avec douces manières,  
Du nouveau gîte exaltait les beautés,  
Perfections, aises, commodités.  
Jamais Phébus, dit-il, dans sa carrière,  
De ses rayons n'y porta la lumière.



26 *Vue des Boulevards, de l'Hôtel de Salm et des Moulins  
de Montmartre prise des Jardins suspendus de la rue Louis-le-Grand*  
par Moreau le Jeune (Musée Carnavalet)

Voyez ces murs de dix pieds d'épaisseur ;  
Vous y serez avec plus de fraîcheur.  
Puis, me faisant admirer la clôture,  
Triple la porte et triple la serrure,  
Grilles, verrous, barreaux de tous côtés :  
C'est, me dit-il, pour votre sûreté.



25 *Le Vieux pont de Sèvres et le village de Saint-Cloud*  
par Ch.-L. Grevenbroeck, 1738 (Musée Carnavalet, Collection Baur)

gulièrement imagés et desquels s'exhale un fort relent des  
Halles et du ruisseau. Le marquis de Villette se promène en  
des régions moins fangeuses. D'une exposition de tableaux, en  
1777, au Louvre, il rapporte les impressions suivantes :

C'est là qu'un commis bien poudré,  
Narcisse épais et subalterne,  
Vient, dans un beau cadre doré,  
Nous montrer l'homme qui gouverne.  
C'est là qu'on voit des *ex voto*,  
Des amours qui font des grimaces,  
Des Caillettes *incognito*,  
Des laidrons qu'on nomme des Grâces,  
Des perruques par numéro,  
Des chiant-lits pour des cuirasses ;  
Des inutiles de haut rang,  
Des importants de bas mérite,  
Plus d'un Midas en marbre blanc,  
Plus d'un grand homme en terre cuite.  
Jeunes morveux bien vernissés,  
Vieux barbons à mine enfumée,  
Voilà les héros entassés  
Sous l'hangar de la renommée ;

Le goût général de critique, la manie d'acribité qui carac-  
térisent les auteurs de ce temps finissent par nous faire oublier  
leur gentillesse et leur urbanité. Pourtant, au milieu de leurs  
luttres de plume, ils savent parfois retrouver la note enthousi-  
aste et charmante. Témoin Collé, le plus venimeux des



27 *Le Café Godet, par Swebach-Desfontaines*  
(Musée Carnavalet)

mémorialistes, dont nous restent ces strophes joviale ; sur le  
quartier du Marais :

En dépit des railleurs, je chante le Marais.  
Je demeure Place Royale  
J'y suis en très bon air et j'habite un palais ;







L'arrivée d'une diligence dans la cour des Messageries, par Boilly (Musée du Louvre)

Chacun, à son tour, y régale,  
L'on y vit à peu de frais,  
Vive, vive, vive le quartier du Marais !  
Dans toutes leurs façons, les messieurs du Marais,  
Des gens polis offrent l'élite  
Et leurs civilités ne finissent jamais.  
Ils ont, quand on leur rend visite,  
De beaux compliments toujours prêts.  
L'abondance aux festins règne avec les apprêts,  
Toujours quelque voix agréable  
Vous entonne un grand air, même avant l'entremets  
Lorsque l'on va sortir de table  
Vite on met le champagne au frais.  
Le soir on y tient cercle : Amour avec succès  
Sur le tapis met quelque thèse  
Où le cœur et l'esprit sont toujours en procès  
Puis, en beau style d'antithèse,  
Iris prononce ses arrêts...

On a beaucoup parlé du sentiment de la nature au XVIII<sup>e</sup> siècle. On le perçoit, en effet, très grand et très pur chez Jean-Jacques Rousseau et chez Bernardin de Saint-Pierre. Combien de poètes l'éprouvèrent à un égal degré ? Nous l'avons, pour notre compte, cherché vainement dans leurs œuvres. De-ci, de-là, disséminés, quelques poèmes consignent leur tendresse pour l'Ile-de-France, tendresse qu'il ne convient pas d'approfondir. Le *Voyage d'Epône*, de Desmahis, les rimes fades de La Motte, sur Sceaux, et de Le Brun, sur la Croix-de-Berny, les malencontreux couplets de Rulhière, sur Saint-Denis nous incitent plutôt à des réflexions pessimistes. Et voici de quelle manière Regnard lui-même, en villégiature à Grillon, considère le paysage ineffable qui l'environne :

Pour passer doucement la vie,  
Avec mes petits revenus,  
Ici je fonde une abbaye  
Et je la consacre à Bacchus.

Je veux qu'en ce lieu chaque moine  
Qui viendra pour prendre l'habit,  
Apporte pour tout patrimoine  
Grande soif et bon appétit.

Les vœux qu'en ce temple on doit faire  
Ne peuvent point nous allarmer :  
Long repas et courte prière,  
Chanter, dormir et bien aimer.

Chacun aura sa pénitente  
Conforme à ses pieux desseins,  
Et, telle qu'une jeune plante,  
La cultivera de ses mains.

Afin qu'aucun frère n'en sorte  
Et fasse sans peine ses vœux,  
Il sera gravé sur la porte :  
Ici l'on fait ce que l'on veut.

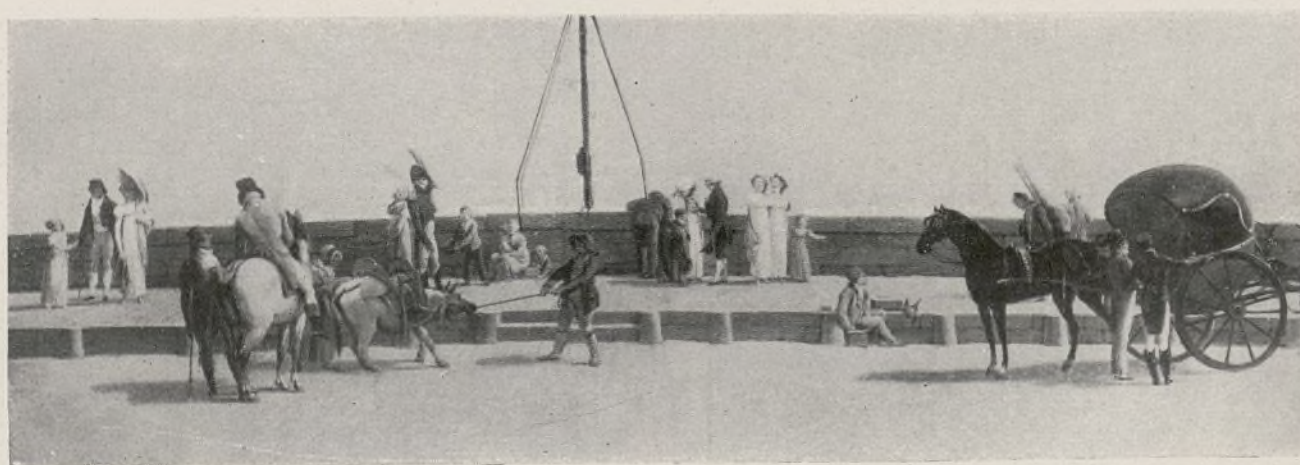
#### IV

En somme, la poésie du XVIII<sup>e</sup> siècle n'apporte qu'une maigre contribution à l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France. Il n'en est pas de même de celles des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. La ville prend, dès lors, son amplitude et sa majesté totales. Les préoccupations stratégiques

de l'Empire, le labeur architectonique d'Hausmann l'ont complètement transformée et éclaircie. Les poètes vont désormais en découvrir la beauté physique et non plus la célébrer pour les avantages matériels qu'elle leur procure. Tous lui consacrent de nombreux

hymnes parmi lesquels nous ferons, la place nous étant mesurée, une sélection obligatoire et sans nous préoccuper de classifications chronologiques.

Barbier (*Les Iambes*), voit Paris sous la forme d'une cuve bouillonnante de passions et de labeurs et Vigny (*Poésies*) sous la forme d'une roue flamboyante. C'est, dit celui-ci,



Le Passage du Pont-Neuf vers 1800. Peinture sur verre de L. Boilly (Musée Carnavalet)



... la main de Dieu  
Qui tient et fait mouvoir son invi-  
sible essieu.

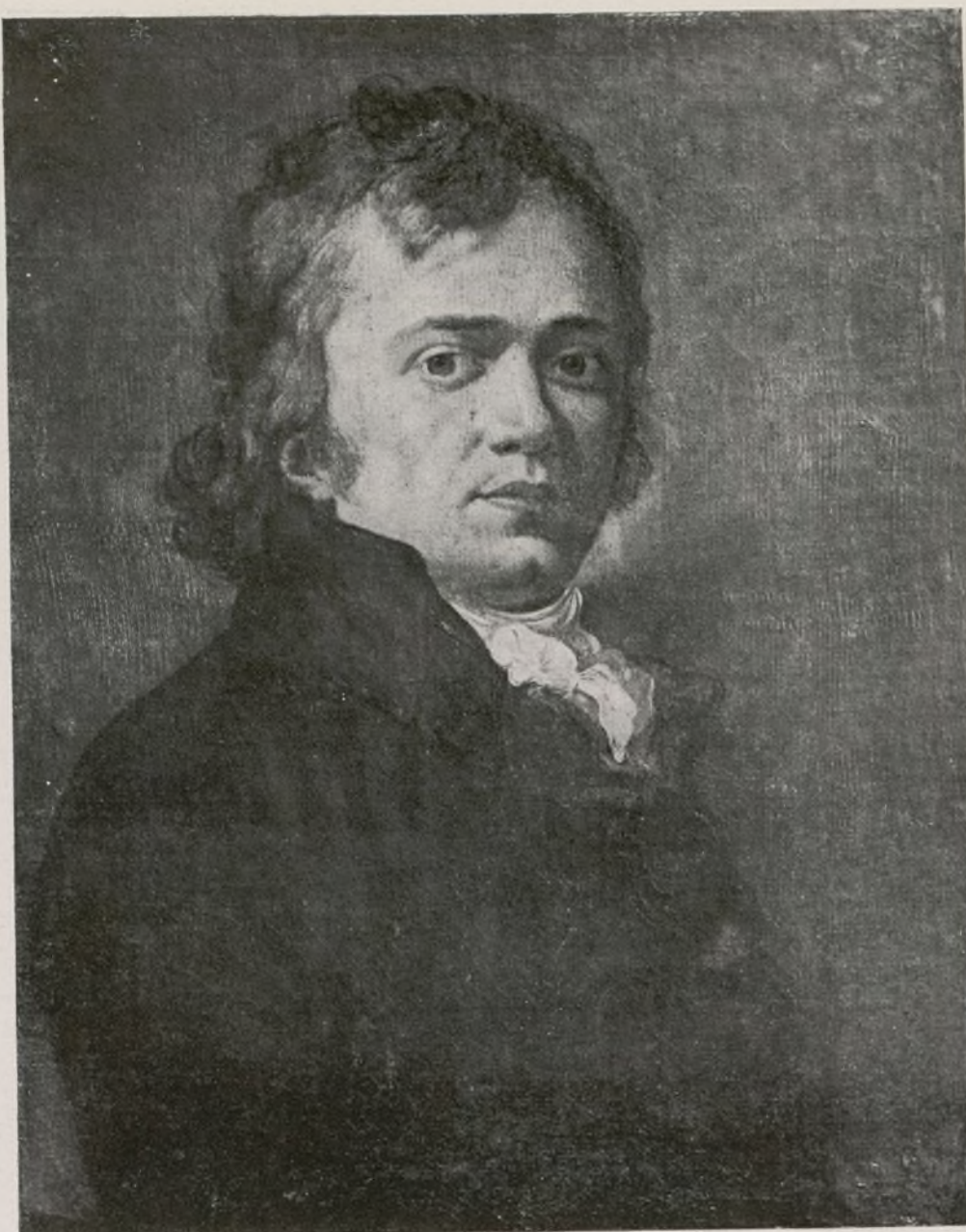
Pommier (*Paris, poème  
humouristique*) passe une  
revue sarcastique de la ville  
en proie à l'Empire et Ernest  
Prarond (*Du Louvre au Pan-  
théon*) embrasse la majesté de  
son histoire. Raoul Ponchon  
(*Le Journal*), Georges Doc-  
quois (*La petite flûte*), Ernest  
Simoni (*Gil Blas*), enregistrent  
les pulsations de la vie quoti-  
dienne comme le firent autre-  
fois les gazetiers. Jules La-  
forge (*Poésies*) et Tristan  
Corbière (*Les Amours jaunes*)  
traduisent, d'un verbe cinglant,  
la fièvre de la Cité, bazar, dit  
ce dernier,

...où rien n'est en pierre  
Où le soleil manque de ton.

Là, ajoute-t-il, il faut :

Vivre à coups de fouet ! — passer  
En fiacre, en correctionnelle,  
Repasser à la ritournelle,  
Se dépasser, et trépasser.

La note n'est pas admi-  
rative chez ces deux poètes. De même chez Méry (*Mémoires  
poétiques*) qui évoque un désagréable Paris d'hiver. Mais  
cette note pessimiste est généralement rare. Jules de Ressé-



André Chénier. Portrait anonyme (Musée Carnavalet)

guier (*Les Prismes poétiques*)  
considère « sans rivale » la  
cité où les « arts et la cha-  
rité » manifestent leur plus  
haute expression. Jean Moréas  
(*Les Stances*), venu pourtant  
de l'Hellade harmonieuse,  
vante :

...le ciel de Paris  
La merveille du monde après  
celui d'Athènes.

Il considère la ville comme  
son « second berceau ». Il en  
aime toutes les apparences.  
Et même lorsqu'il songe aux  
« chênes séculaires » que lui  
présentent les campagnes envi-  
ronnantes : « Que vous me  
plaisez mieux », s'écrie-t-il,

Marronniers de Paris qu'un bec  
de gaz éclaire  
Dans ce soir pluvieux !...

Les recueils de poésies  
modernes contiennent, en  
outre des impressions person-  
nelles, des descriptions géné-  
rales ou partielles de Paris.  
Désaugiers, avec une dou-  
ceur que ses chansons nous

communiquent, se plonge dans le fourmillement de la rue.  
Baudelaire, que tout contact avec la populace irrite, préfère  
exprimer la psychologie d'un morbide *Crépuscule du matin* :



Distribution gratuite de vin aux Champs-Élysées, par Boilly (Petit Palais)





La Barrière de Clichy, Défense de Paris, 1814, par J. Horace Vernet (Musée du Louvre)

La diane chantait dans les cours, des casernes,  
Et le vent du matin soufflait sur les lanternes.  
C'était l'heure où l'essaim des rêves malfaisants  
Tord sur leurs oreillers les bruns adolescents;  
Où comme un œil sanglant qui palpète et qui bouge,  
La lampe sur le jour fait une tache rouge;  
Où l'âme, sous le poids du corps revêché et lourd,  
Imite les combats de la lampe et du jour.  
Comme un visage en pleurs que les brises essuient,  
L'air est plein du frisson des choses qui s'enfuient,  
Et l'homme est las d'écrire, et la femme d'aimer.

Les maisons çà et là commençaient à fumer.  
Les femmes de plaisir, la paupière livide,

Bouche ouverte, dormaient de leur sommeil stupide,  
Les pierreuse, traînant leurs seins maigres et froids,  
Soufflaient sur leurs tisons et soufflaient sur leurs doigts.  
C'était l'heure où parmi le froid et la lésine  
S'aggravaient les douleurs des femmes en gésine;  
Comme un sanglot coupé par un sang écumeux,  
Le chant du coq, au loin, déchirait l'air brumeux;  
Une mer de brouillard baignait les édifices,  
Et les agonisants, dans le fond des hospices,  
Poussaient leur dernier râle en hoquets inégaux.  
Les débauchés rentraient brisés de leurs travaux.  
L'aurore grelottante en robe rose et verte,  
S'avancait lentement sur la Seine déserte,  
Et le sombre Paris, en se frottant les yeux,  
Empoignait ses outils, vieillard laborieux.



Gérard de Nerval, par Nadar



Murger, par Nadar



Alfred de Musset, par Nadar





Victor Hugo, par Nadar

Albert Mèrat, (*Les Poèmes de Paris*) plus volontiers peintre que philosophe, n'analyse point l'âme de la ville. Il en goûte, par contre :

... la belle mise en scène  
Des arbres en bouquets au loin, et de la Seine  
Attirant le regard à ses deux horizons.  
D'un côté le palais immense, les maisons,  
La Cité, proue énorme, et les deux tours jumelles,  
Et le ciel découpant un clocher de dentelles ;  
Et de l'autre, aussi loin que porte le regard,  
Les ponts échelonnés l'un sur l'autre, l'écart  
Et la courbe que font les bords, et les collines,  
Et le vent du matin qui tord les mousselines  
De la brume légère au-devant du soleil.  
Ainsi le jour nouveau, magnifique et vermeil,  
Brûlant à ses rayons l'aile verte du rêve,  
Beau comme un jeune dieu, sur la ville se lève.

Parmi les intellectuels d'origine parisienne, il en est, comme Émile Blémont (*La belle Aventure*) qu'enthousiasme médiocrement le souci de célébrer leur cité natale. Il en est, au contraire, comme François Coppée, qui la portent vivante en leur cœur, et dont chaque

rime en contient une image. Nous empruntons à l'auteur des *Intimités* ce curieux tableau de la rue nocturne :

Là, sous le gaz blafard vainqueur du crépuscule,  
De toutes parts, la foule effrayante circule.  
C'est l'heure redoutable où tout ce peuple a faim.  
Sur le seuil des traiteurs et des marchands de vin  
L'écaillère, en rubans joyeux, ouvre les huîtres ;  
Et chez les charcutiers, sous leurs remparts de vitres,



Béranger, par Nadar

Les poulardes du Mans gonflent leurs dos truffés.  
L'odeur d'absinthe sort des portes des cafés.  
C'est l'heure où les heureux trop rares de la vie  
S'en vont jouir ; c'est l'heure où la misère envie !  
L'homme qui rit se heurte à l'homme soucieux.  
Le lourd omnibus passe en roulant ses gros yeux.

Sur l'épais macadam qu'en jurant on traverse,  
Tous se hâtent, courant dans la boue et l'averse,



1848. Proclamation de la République, par Jean-Paul Laurens (Petit Palais)





39 *Le Chemin de Sèvres*, par Corot (Musée du Louvre)



40 *Les Hauteurs de Suresnes*, par Troyon (Musée du Louvre)

Ceux-ci vers leur besoin, ceux-là  
[vers leur plaisir;  
Partout on voit le flot de la foule  
[grossir;  
Et l'ivrogne trébuche, et la fille  
[publique  
Assaille le passant de son œillade  
[oblique.  
Le pauvre qui mendie avec un œil  
[haineux  
Vous frôle; et sous l'auvent des  
[kiosques lumineux  
S'étalent les journaux, frais du der-  
[nier scandale.  
En un mot, c'est la rue effrayante  
[et brutale  
Du luxe, des haillons, de la clarté,  
[des cris  
Et de la fange. C'est le trottoir de  
[Paris!

Deux quartiers de Paris,  
en qui se départage son génie,  
provoquèrent de chaleureux  
lyrismes : nous voulons par-  
ler de Montmartre et du Pays  
latin. A l'un, Auguste de Chatillon (*Poésies*) dédia des  
stances sonores. A l'autre, Théodore de Banville adressa



41 *Les demoiselles des bords de Seine*  
par Gustave Courbet (Petit Palais)

ces quatrains frémissants :

O terre aventureuse  
Où vit la fête heureuse  
Du beau rire argentin,  
Pays latin.

Dans Paris qui se blase,  
Seul, pays de l'extase,  
Tu gardes ta saveur  
Pour le rêveur.

Tu n'as pas, dans un antre  
Des boursiers au gros ventre  
Courtisant des Laïs  
Jaune maïs.

Tu n'as pas, faisant halte  
Sur le bord de l'asphalte,  
Des troupeaux de Phrynés  
Enfarinés.

Tu n'as pas, comme Asnières,  
Des lions sans crinière,  
Buvant, à ciel ouvert,  
Le poison vert.

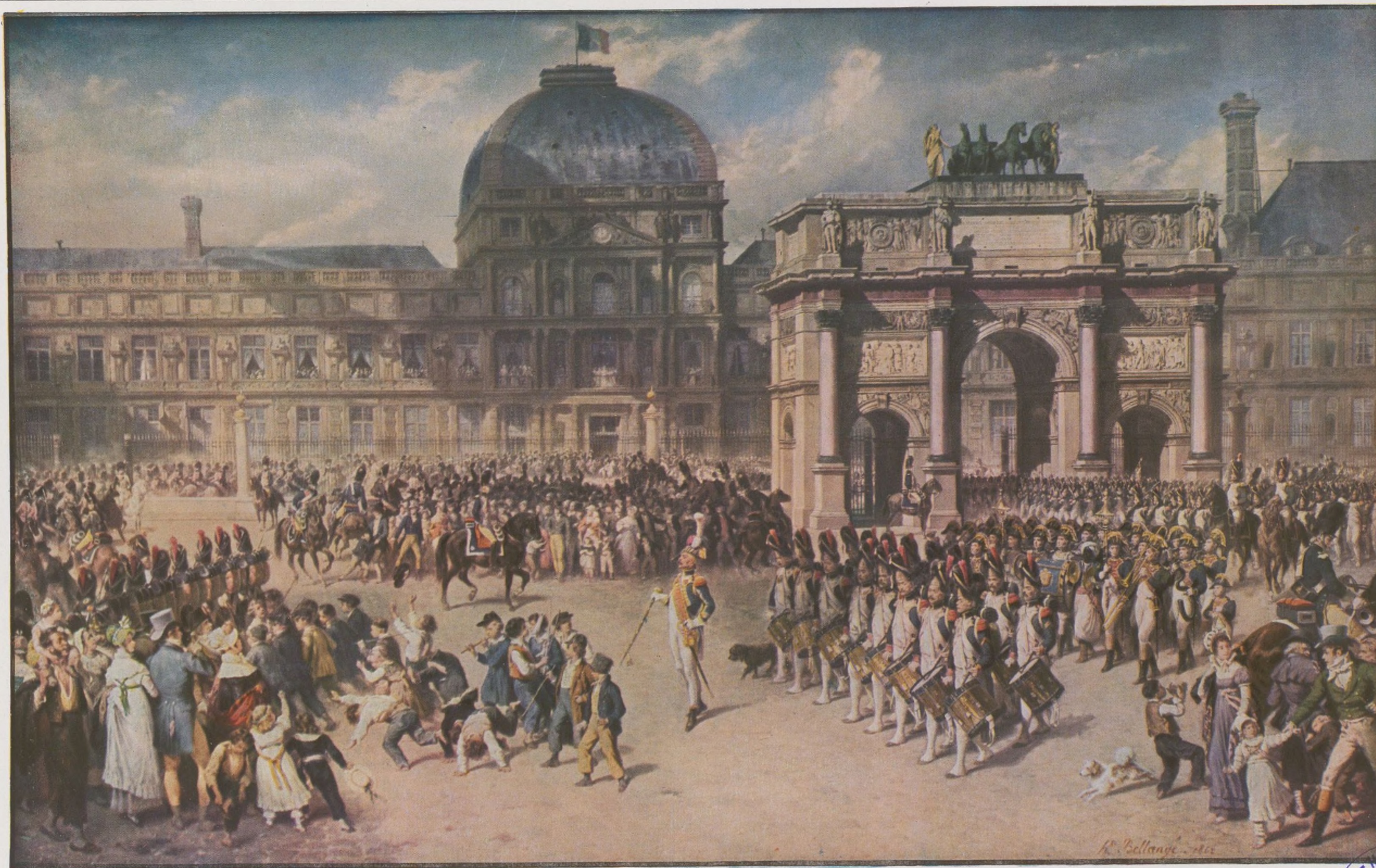
Mais tu vis, mais tu penses,  
Tu songes, tu dépenses  
Tes jours dans un charmant  
Enchantement.

Tu dis qu'en tes demeures  
Les jours n'ont pas trop d'heures



42 *Le Moulin de Gyllen*, par Daubigny (Musée du Louvre)





BELLANGE ET DAUZATS

UN JOUR DE REVUE SOUS L'EMPIRE (1810)

(MUSÉE DU LOUVRE)



Ayuntamiento de Madrid







Pour la pensée et pour  
L'Immense Amour.

Aime, travaille, ô terre  
Jeune, fidèle, austère,  
L'Avenir, ce témoin  
N'est pas si loin!

Terre aux ardentes sèves,  
Tu feras de tes rêves  
Pour les déshérités  
Des vérités!

Mais jusque-là, conserve  
Tes beaux espoirs, ta verve  
Et ta soif d'infini,  
O coin béni!

Nul mieux que toi n'aspire  
Le radieux sourire  
Et le regard vermeil  
Du grand soleil!...

Il n'est guère de porte-lyre qui ne se soit intéressé, depuis Saint-Amant et Godeau qui consacrèrent des poèmes à ses débordements, au lent voyage de la Seine. Verlaine l'aima d'une affection où se mêlaient, à doses égales, l'admiration et le dégoût. La comparant aux différents fleuves du monde qui tous offrent de fastueuses personnalités : « Toi, Seine », constate-t-il mélancoliquement,

... tu n'as rien. Deux quais, et voilà tout,  
Deux quais crasseux, semés, de l'un à l'autre bout,  
D'affreux bouquins moisies et d'une foule insigne  
Qui fait dans l'eau des ronds et qui pêche à la ligne.  
Oui, mais quand vient le soir, raréfiant enfin  
Les passants alourdis de sommeil et de faim,  
Et que le couchant met au ciel des taches rouges,  
Qu'il fait bon aux rêveurs descendre de leurs bouges  
Et, s'accoudant au pont de la Cité, devant  
Notre-Dame, songer, cœur et cheveux au vent!...

Les nuages, chassés par la brise nocturne,  
Courent, cuivreux et roux, dans l'azur taciturne.  
Sur la tête d'un roi du portail, le soleil  
Au moment de mourir, pose un baiser vermeil.



La Clairière, par Diaz de la Pena (Musée du Louvre)



Aux environs de Montmartre, par Georges Michel (Musée du Louvre)

L'hirondelle s'enfuit à l'approche de l'ombre,  
Et l'on voit voler la chauve-souris sombre.  
Tout bruit s'apaise autour. A peine un vague son  
Dit que la ville est là qui chante sa chanson,  
Qui lèche ses tyrans et qui mord ses victimes,  
Et c'est l'aube des vols, des amours et des crimes.  
... Puis, tout à coup, ainsi qu'un ténor effaré,  
Lançant dans l'air brutal son cri désespéré,  
Son cri qui se lamente et se prolonge, et crie,  
Éclate en quelque coin l'orgue de Barbarie :  
Il brame un de ces airs, romances ou polkas,  
Qu'enfants nous tapotions sur nos harmonicas,  
Et qui font, lents ou vifs, réjouissants ou tristes,  
Vibrer l'âme aux proscriptions, aux femmes, aux artistes...  
Et puis l'orgue s'éloigne, et puis c'est le silence,  
Et la nuit terne arrive, et Vénus se balance,  
Sur une molle nue au fond des cieus obscurs ;  
On allume les becs de gaz le long des murs,  
Et l'astre et les flambeaux font des signaux fantasques  
Dans le fleuve plus noir que le velours des masques ;  
Et le contemplateur sur le haut garde-fou,  
Par l'air et par les ans rouillé comme un vieux sou,  
Se penche, en proie aux vents néfastes de l'abîme,  
Pensée, espoir serein, ambition sublime,  
Tout jusqu'au souvenir, tout s'envole, tout fuit,  
Et l'on est seul avec Paris, l'onde et la nuit !  
— Et tu coules toujours, Seine, et tout en rampant  
Tu traînes dans Paris ton cours de vieux serpent,  
De vieux serpent baveux, emportant vers tes havres,  
Des cargaisons de bois, de houille et de cadavres.

Et tandis que Verlaine rêvait en face de l'onde glauque, Laurent Tailhade s'en allait parmi les bourgeois ventripotents et le tumulte des fêtes urbaines. Nul mieux que lui n'a raillé la nullité lamentable de tant d'êtres que la cité entraîne au long de ses rues grises. D'une écœurante flânerie, boulevard Richard-Lenoir, dans la poussière et les relents de la Foire aux jambons, il rapporte ce croquis expressif :

Ma mignonne, voici l'Avril ! Un air plus doux  
Où flotte l'âme populaire du saindoux  
Et des frites, ce soir, invite aux indécences  
Les troubades sortis avec leurs connaissances.  
Les boutiquiers ventrus aux blairs de tamanoir,  
En famille, ont rempli le boulevard Lenoir.  
Ils gagnent, essoufflés, la barrière du Trône,  
Et les lutteurs forains sont tous en maillot jaune !  
Viens!...

Nous déambulerons parmi les odeurs grasses,  
— Tes bottines à huit francs cinquante, un peu lasses, —  
Jusqu'à l'heure où, la main dans la main, et suçant







43 Le Pont Henri-IV, par Pierre-Louis Vautier (Petit Palais)

Des berlingots, dont le parfum est innocent,  
Nous gagnerons, vers la place de la Bastille,  
Les tirs aux macarons, luisant de canetille,  
Et l'échoppe où l'on voit, telle que nos guerriers,  
Une hure de porc ceinte de verts lauriers.

De même que les aspects, les monuments de Paris susciteront l'émotion poétique. Si, à la vérité, Sainte-Beuve (*Les Consolations*) qu'enchantait le silence de l'Île Saint-Louis, et Dumas fils (*Péchés de Jeunesse*) qu'enflammait l'héroïsme médical de l'Hôtel-Dieu, n'en dirent que des banalités, il faut attribuer ces banalités à leur inaptitude lyrique. D'autres poètes posséderont heureusement le don qui leur manquait de rendre l'animation des sites urbains. Victor Hugo, athlète de la rime, grandiose manieur de la métaphore, choisit, pour les célébrer, les édifices qui remémorent l'épopée guerrière de la France. Toi, dit-il à l'Arc de Triomphe :

Toi dont la courbe, au loin, par le cou-  
[chant dorée,  
S'emplit d'azur céleste, arche démesurée,  
Toi qui lèves si haut ton front large et  
[serein...

O vaste entassement ciselé par l'histoire,  
Monceau de pierre assis sur un monceau  
[de gloire...

Monument, voilà donc la rêverie immense  
Qu'à ton ombre, déjà, le poète commence !...

Paul Fort (*Paris sentimental*), parmi les foules du boulevard Sébastopol, les verdure tranquilles du square Monge, les fleurs du Pont au Change, promenant sa flânerie, découvrit un Paris coloré, souriant et tendre, le Paris de la romance. Ernest Raynaud (*La Couronne des jours*) exalta les gloires anciennes de la Place Royale. Paul Souchon (*La Beauté de Paris*), vaguant du Louvre à Notre-Dame, du Père-Lachaise au Parc Montsouris, conçut le secret de parfaire, à l'aide des mots magiciens, la fresque littéraire. Conjointement avec Edmond Pilon, il s'évertua à détailler, parmi l'agrément du Luxembourg, les divines réverbérations de la fontaine Médicis :

Au cœur frais du jardin qui s'ouvre sur la ville,  
Tu t'écoules d'une onde amassée et tranquille  
Sous le sombre berceau d'arbres que tu nourris.  
Le silence t'habite, entre coupé de cris  
Que des bandes d'oiseaux poussent en venant boire.  
Vers le soir, le soleil, dans sa flamme et sa gloire,  
Se baigne, solitaire, au fond de ton bassin.

Des héros et des dieux, des nymphes au beau sein  
Peuplent, autour de toi, les profondes verdures.  
Un Sylvain tient sa flûte entre ses lèvres dures  
Et son chant qui décrit ton charme, son chant pur,  
Il l'emprunte à l'oiseau qui passe dans l'azur.  
Au-devant de la ligne idéale des marbres,  
Un lierre qui joue au tronc lisse des arbres  
Frémit selon le gré capricieux du vent  
Et la fontaine rit sous son reflet mouvant.

Moins accessible à ce sentiment des nuances, Maurice Magre (*Les Lèvres et le Secret*) se complut parmi la féerie nocturne des cafés. Paul-Hubert (*Au cœur ardent de la Cité*), résolument plongé en la frénésie moderne que les poètes d'ordinaire répudient avec horreur, nous révéla, en rythmes éclatants, l'esthétique grandiose des Halles et le pathétique des Gares :

Sous le hall gigantesque au lumineux vitrail  
De la gare, où converge un horizon de rails,  
— Dans des chocs de butoirs et de plaques tournantes, —  
Les grands rapides noirs à la marche tonnante,  
Pénètrent, modérant leur élan haletant,  
Essoufflés de leur course à travers les provinces,  
Entre les quais, au bruit des freins blo-  
[qués qui grincent,  
Sous des jets de vapeur et des sifflets  
[stridents.

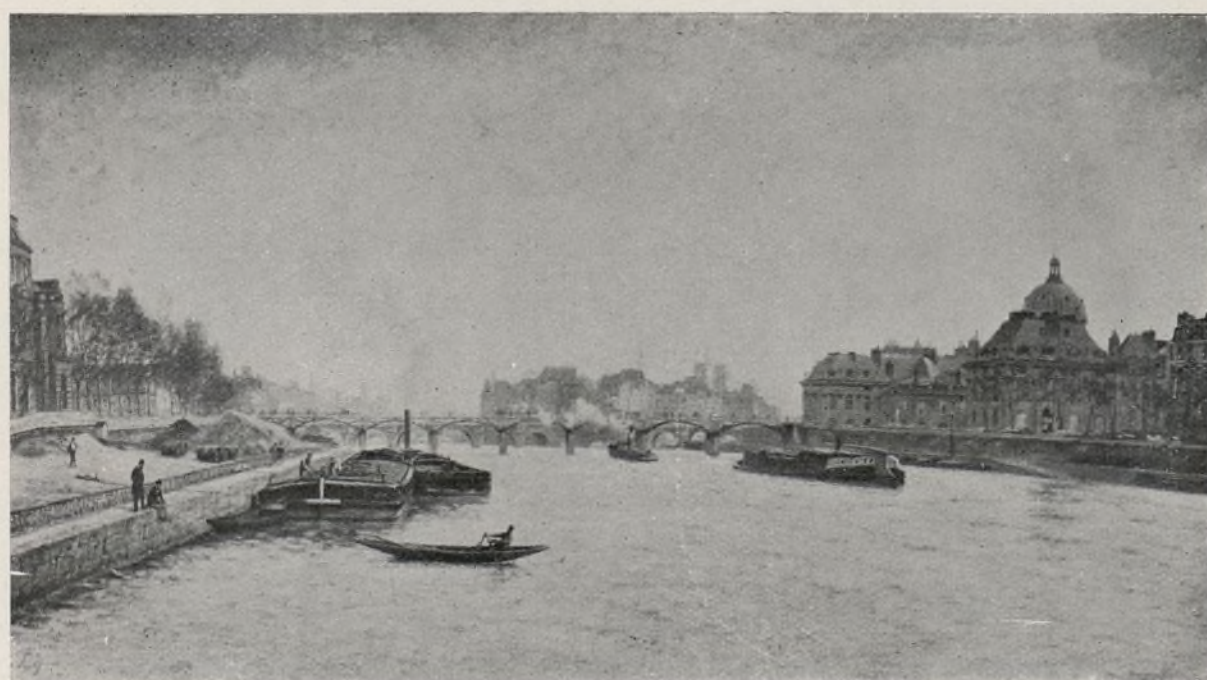
D'autres poètes, dédaignant ce modernisme, se rapprochèrent plus volontiers de la maison où gîte le foyer. Jean Ajalbert entonna un chant mélancolique en faveur de la république aérienne des cheminées. Mais le poème par excellence de la maison parisienne, c'est Jehan Rictus qui, tour à tour, d'une âme attendrie et violente, l'a imaginé. L'auteur des *Soliloques du Pauvre*, de *Doléances*, de *Fil de Fer*, le grand artiste qui mit une si belle éloquence à dire la misère du peuple et une si pure conscience à s'assimiler son jargon imagé, ne pouvait se désintéresser de ses habitacles. « Les nuits ousque je vagabonde », s'exclame son prolétaire nomade,

Comm' j'ai pas trop d'occupations,  
J'me fais inspecteur des Mâsons.  
Quand la lune est gross' dans l'ciel,

Les nuits d' Printemps a sont comm' blondes  
Et on dirait des bastions d' miel.  
L'Hiver, l'Automne, on croirait voir  
Des châteaux de camphre ou d'ivoire,  
Les nuits d'Été au clair de lune...



46 Le Moulin de la Galette, par A. Vollon (Musée Carnavalet)



47 Le Pont des Arts, par S. Lépine



Ça fait un décor d'opéra.  
Les Mâsons? Y a qu' ça dans Paris.  
Y en a en pierr's, en marbre, en briques,  
En porcelaine ou en papier,  
Y en a des tocards... des jolies,  
Des branlantes... des démolies,  
Des quantités qu'est en fabrique  
Et qu'est blanch's comm' des mariées.  
Y en a d' tous poils... Y en a d' tout âge.  
Y en a qui z'ont des flott's d'étages  
Et y en a qui z'ont qu'un preumier :  
Y en a des r'tapées... des tout's neuves,  
Y en a d' pimpantes et y en a d' gaies,  
Y en a qu'a l'air triste des veuves  
Qui ne souriront pus jamais.

Ayant, accompagné par Steinlen qui illustre de manière merveilleuse ce poème, examiné les maisons des riches, semblables à des forteresses et bastilles, Jehan Rictus examine celles qui s'érigent dans les « quartiers de purotins ». « Là », dit-il,

... les Mâsons ont l'air de Vieilles  
Qui se s'raient roulé dans leur pisse.  
La pupart sont de grand's bâtisses,  
Qui branl'nt, qui suint'nt, qui pleur'nt, qui puent,  
... Des p'tiot's sont encor pus affreuses,

A fouatt'nt le crime et la misère,  
A sont couleur de panaris,  
A sont gâtées... ruinées... lé-  
preuses,  
On croirait des chicots pourris  
Bordant la gueule de l'enfer.

Jehan Rictus enregistre également, dans ses vers, les tristesses intérieures de ces maisons hautaines ou humiliées. Jusqu'à l'heure, les poètes n'en avaient envisagé que les chambres fleuries du septième.

Dans un grenier qu'on est bien  
[à vingt ans

clamait le pitoyable Béranger. Et le même Béranger (*Chansons*), et Murger (*Les Nuits d'hiver*), aidés par Gavarni, popularisèrent ces types d'ouvrières parisiennes que Musset transforma en Mimi Pinson :

Mimi Pinson est une blonde,  
Une blonde que l'on connaît,



Le Moulin de la Galette, par Renoir (Musée du Luxembourg)



Un Café boulevard Montmartre, par Degas (Musée du Luxembourg)

Elle n'a qu'une robe au monde  
Landerirette

Et qu'un bonnet...

Mimi Pinson porte une rose  
Une rose blanche au côté,  
Cette fleur, dans son cœur éclore,  
Landerirette  
C'est la gaieté !...

Les Lisette, les Musette,  
les Mimi Pinson se sont évanouies. Au dire de Mendès, les mansardes qu'elles habitèrent et emplirent de vocalises sont maintenant :

Nids sans duvet, étroits logis  
Où, brûlés de pleurs qu'on ignore,  
Tant d'yeux par la ville rougis  
Ne se fermeront qu'à l'aurore.

Les types caractéristiques de Paris disparaissent ainsi ou se métamorphosent. C'est plutôt le lot des romanciers que des poètes d'en conserver la mémoire. Néanmoins ces derniers s'y appliquent volontiers selon leurs propensions. Emile Blémont (*La belle Aventure*) fixe, par exemple, pour les enquêtes de l'érudition postérieure, une curieuse physionomie de *Fille à la Mode*. Albert du Bois (*Paris la prostituée*) silhouette agréablement les divers spécimens de métèques à qui il reproche de profaner de leur présence et de leurs stupres

L'Impératrice des Cités.

Coppée avec douceur, Rictus avec âpreté, Charles Cros (*Le Coffret de Santal*) avec ironie écrivirent le poème des humbles. Aristide Bruant (*Dans la rue*) peignit, en strophes cyniques, les pierreuses et les escarpes en expectative de Saint-Lazare ou de la guillotine. Et toute la miseloque qui grouille et se reproduit, parmi les gazons pelés de la périphérie parisienne, revêcut dans la *Chanson des Gueux* de Jean Richepin :

Quand Juillet a roussi l'herbe des terrains vagues,  
Ils ont l'air de grands lacs de rouille, dont les vagues  
Portent pour immobile écume les gravats.  
C'est là, pourtant, ô gueux de Paris, que tu vas,  
Dans ce lugubre champ qui pour fleur à l'ordure  
Quand tu veux, par hasard, prendre un bain de verdure...  
Dans les jardins publics, on n'est pas à son aise...  
Toi donc qui veux dormir sans gêne et sans souci







Un coin de Bercy pendant les inondations de 1879, par Luigi Loir (Petit Palais)

La face vers le ciel et le dos sur la terre,  
Tu vas dans un terrain vague, lieu solitaire  
Pas de cris. Pas de bruit. Pas de bonnes d'enfant.  
Pas de gardien. Personne ici ne te défend  
De donner à ton corps qui souffre un peu de fête,  
Et tu peux, à ton gré, dormir comme une bête.  
Des bêtes, en effet, chats morts ou chiens galeux,  
Sont tes seuls compagnons, ô coucheur scandaleux  
Qui, pour *buen retiro* prends cette place immonde  
Où gisent les débris honteux de tout le monde!  
Que t'importe! Les pieds fourbus, les membres las,  
Tu ne sens nul dégoût d'avoir pour matelas  
La cuvette où vomit la cité colossale.  
Un lit est toujours doux même quand il est sale.  
Au beau milieu du champ, tu choisis un bon creux  
Où les tessons pointus soient un peu moins nombreux...  
Tu t'estimes veinard, fadé d'un chouette écot,  
Si quelque pissenlit, quelque coquelicot,  
Avec son pompon jaune ou bien sa rouge crête,  
Fait un moucheté d'ombre au-dessus de ta tête.  
Dans ce trou, lentement, comme dans un hamac,  
Tu te couches, les bras croisés sur l'estomac,  
Les jambes en compas, la figure couverte  
De ta casquette; et là, la barbe au vent, la bouche ouverte,  
Dans ce coin de nature où tu te crois chez toi  
Tu goûtes le bonheur de n'avoir point de toit.

Sans grandes recherches on retrouverait ainsi, dans la poésie des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, tous les types qui, dans les hautes

allaient y demander asile en des châteaux hospitaliers et où ils s'y réunissaient pour des orgies. Leurs œuvres ne reflètent plus que ravissement, tendresse, douceur, mélancolie désintéressés.

Il y a bien, de-ci, de-là, quelques ombres au tableau. Béranger assurément, lorsqu'il chante Meudon, ne se préoccupe guère du paysage et Gérard de Nerval apprécie davantage, de Mareuil, le « piqueton clairnet » que les verdure légères. Laurent Tailhade aussi bougonne contre les foules dont les clameurs et les ébats offensent le calme des banlieues. Mais Coppée, Méral, Gabriel Mourey (*Le Miroir*), Pierre Gauthiez (*Isle de France*), Paul Souchon, cent autres, que les hasards de la promenade conduisent au haut des collines harmonieuses ou au fond des vallées murmurantes, emplissent leurs rimes de leur délectation intérieure. Et M<sup>me</sup> de Noailles, entre tous, a compris l'âme de cette terre ardente où les arbres et les fleurs semblent baignés de clarté et d'intelligence. Elle en a écouté les tumultes d'histoire, les bruissements de légende, les rumeurs d'amour :

... Ni les reines de France au jardin de Versailles,  
Ni Ronsard qui naquit dans le vert Vendômois,  
N'ont de ce doux pays dont mon âme tressaille  
Si bien vu les secrets et tant joui que moi.

Mieux que la voix d'Yseult et de Sheherazade,  
Mieux que les pourpres chants du brûlant Saadi,



Paris, par A. Guillemet (Musée du Luxembourg)

et les basses sphères, constituent la société parisienne. Nous ne nous livrerons pas à cette enquête. Nous préférons considérer de quel sentiment exquis de la nature cette poésie est animée. A aucune autre époque, en effet, l'Ile-de-France ne fut, avec une telle admiration chantée. Pour la première fois les poètes l'aiment pour elle-même. Le temps est révolu où ils



Le Quai de Bercy, par A. Guillemet (Petit Palais)

Tu me plais, clair rosier près de la balustrade,  
Où viennent s'assembler les guêpes de midi.

Grande allée ondoyant comme une blonde Loire,  
Comme vous m'emplissez de sagesse et de feu,  
A l'heure où les vapeurs montent comme une gloire  
Des rives de la Seine et de l'Oise au cœur bleu!



Ah ! si j'ai quelquefois désiré voir  
[la Perse,  
Si Venise me fut le dieu que je  
[révais,  
De quel autre bonheur plus tendre  
[me transperce  
La douceur d'un beau soir qui  
[descend sur Beauvais.

Bien plus que pour Bagdad dont  
[le nom seul étonne,  
Que pour Constantinople ineffable  
[Hourï,  
Je m'émeus quand je vois dans un  
[matin d'automne  
Le clocher de Corbeil ou de Châ-  
[teau-Thierry.

De quel vivant éclat dans ma  
[mémoire brille  
Tel doux hôtel de ville et tel ar-  
[chevêché,  
Tel énorme cadran avec sa vieille  
[aiguille,  
Tel ancien collège avec son toit  
[penché...

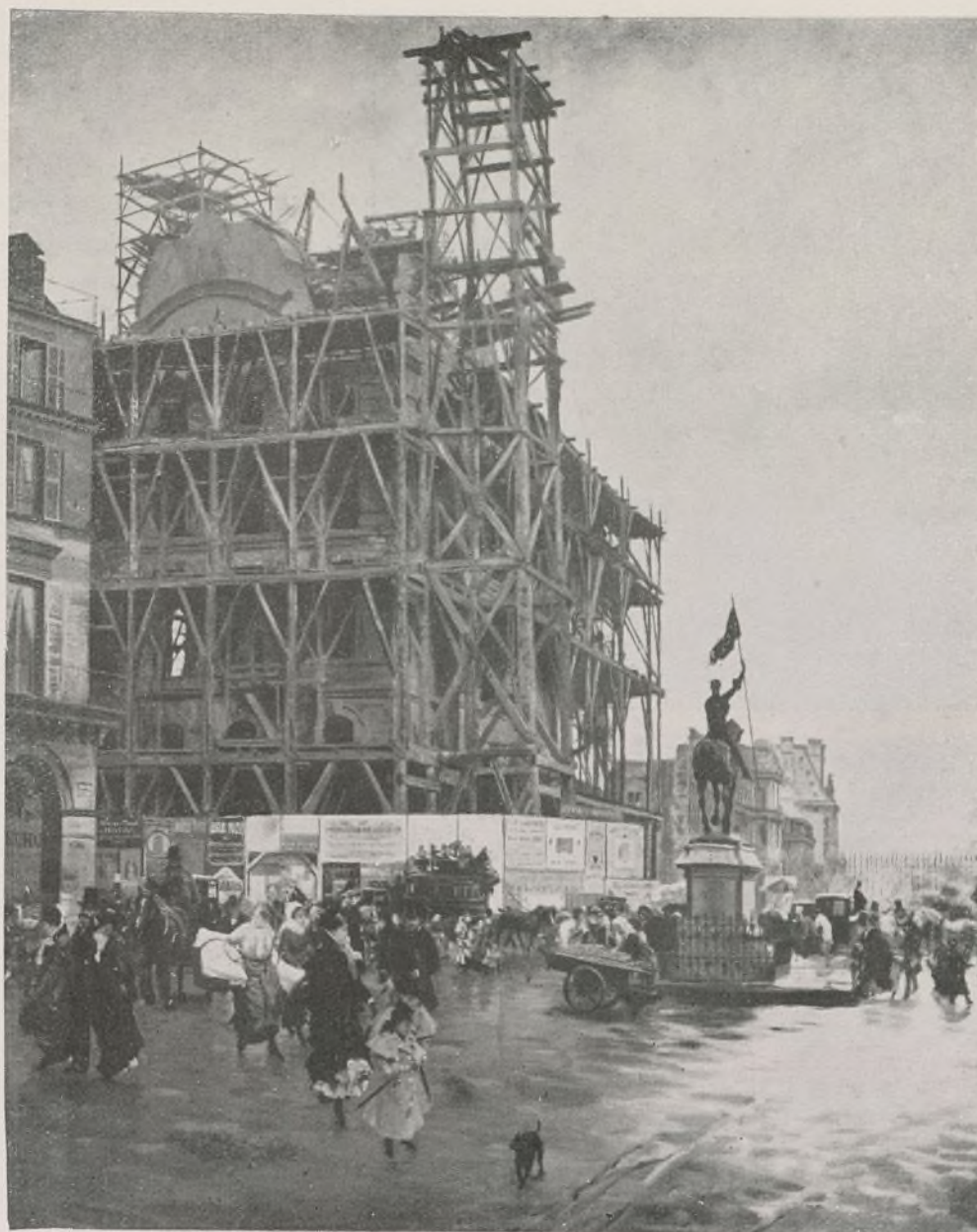
Tous les poètes ne se  
sont pas senti, à l'exemple  
de M<sup>me</sup> de Noailles, le cœur  
assez passionné pour englober  
l'Ile-de-France entière en un  
immense amour. C'est pour-  
quoi beaucoup se contentent  
d'encenser un site familial.  
Jean Ajalbert (*Sur le vif*) formule la maussaderie de Genne-  
villiers où

Chaque arbre a l'air d'un long balai, debout, dans l'air

Sully-Prudhomme (*Poésies*) gémit sur la disparition de  
l'antique mare d'Auteuil :

Là dormait une mare antique et naturelle  
Où vers le piège lent des brusques hameçons  
Montaient et se croisaient des lueurs de poissons,  
Où mille insectes fins venaient mirer leur aile,  
Eau si calme qu'à peine une feuille y glissait,  
Si sensible pourtant que le bout d'une ombrelle  
D'un bord à l'autre la plissait.

Trois chênes lui prêtaient leur abri vénérable.  
Hors de la terre, autour de leurs énormes flancs,  
Leur racine saillante improvisait des bancs,



34 La Place des Pyramides, par Joseph de Nittis (Musée du Luxembourg)

Victor Hugo, mélancoliquement arrêté devant le château  
de Montfort-l'Amaury, trace sur ses murailles croulantes, ces  
stances sonores :

Je vous aime, ô débris ! et surtout quand l'automne  
Prolonge en vos échos sa plainte monotone.  
Sous vos abris croulants je voudrais habiter,  
Vieilles tours que le temps l'une vers l'autre incline,  
Et qui semblez de loin, sur la haute colline,  
Deux noirs géants prêts à lutter.

Lorsque d'un pas rêveur foulant les grandes herbes,  
Je monte jusqu'à vous, restes forts et superbes !  
Je contemple longtemps vos créneaux meurtriers,  
Et la tour octogone et ses briques rougies,  
Et mon œil, à travers vos brèches élargies,  
Voit jouer des enfants où mouraient des guerriers.

Écartez de vos murs ceux que leur chute amuse !  
Laissez le seul poète y conduire sa muse,



55 Les Invalides, par Raffaelli (Petit Palais)

Et vers l'heure où, l'été, le poids du ciel accable,  
Leurs branches, sur les yeux ivres d'un vert sommeil,  
Épandaient un feuillage au jour impénétrable  
Comme une tente en plein soleil.



56 Notre-Dame, par Raffaelli (Petit Palais)

Lui qui donne du moins une larme au vieux fort ;  
Et si l'air froid des nuits sous vos arceaux murmure,  
Croît qu'une ombre a froissé la gigantesque armure  
D'Amaury, comte de Montfort !







Les Halles, par Dariu (Petit Palais)

## II

Là, souvent je m'assieds, aux jours passés fidèle,  
Sur un débris qui fut un mur de citadelle  
Je médite longtemps, en mon cœur replié ;  
Et la ville, à mes pieds, d'arbres enveloppée,  
Étend ses bras en croix et s'allonge en épée,  
Comme le fer d'un preux dans la plaine oublié.

Mes yeux errent, du pied de l'antique demeure,  
Sur les bois éclairés ou sombres, suivant l'heure,  
Sur l'église gothique, hélas ! prête à crouler,  
Et je vois, dans le champ où la mort nous appelle,  
Sous l'arcade de pierre et devant la chapelle,  
Le sol immobile onduler.

Foulant crâneaux, ogive, écussons, astragales,  
M'attachant comme un lierre aux pierres inégales,  
Au faite des grands murs je m'élève parfois ;

Là, je mêle des chants au sifflement des brises ;  
Et dans les cieus profonds suivant ses ailes grises,  
Jusqu'à l'aigle effrayé j'aime à lancer ma voix !

Là quelquefois j'entends le luth doux et sévère  
D'un ami qui sait rendre au vieux temps un trouvère.  
Nous parlons des héros, du ciel, des chevaliers,  
De ces âmes en deuil dans le monde orphelines,  
Et le vent qui se brise à l'angle des ruines  
Gémit dans les hauts peupliers.

Mais de toutes les cités d'Ile-de-France, celle qui devait vers sa beauté nostalgique et glacée, attirer particulièrement les poètes, c'est Versailles, Versailles dont le nom même est devenu évocateur de choses dolentes et surannées. Versailles c'est le calme, le calme terrible qui confine à l'indifférence. Tout y repose. Cette ville n'a connu que des moments d'existence. Il semble que ses retombées perpétuelles vers le silence du sépulcre tiennent à son atmosphère, à son terroir. Au temps du grand roi, elle reçut des impulsions extérieures de vie. Villégiatures goûtées, ballets dansés, elle retournait invinciblement à sa taciturnité. Rien, ni les fêtes, ni les batailles, ni les révolutions ne réussirent à lui communiquer, de manière durable, le mouvement, l'étincelle, la lumière. Et cela vient de ce que tout est, en elle, truquage, décor. Nulle des choses qui en composent la ténébreuse splendeur n'a pu d'elle-même y naître. Les verdure y furent importées et disciplinées, les eaux canalisées. Elle est morte parmi les villes mortes et son destin de devenir un musée de l'histoire s'est accompli.

Néanmoins le Temps, noircissant ses pierres, polissant ses marbres, vert-de-grisant ses bronzes, obombrant ses verdure, lui a donné un air de souvenir et de rêve où les poètes jouissent de s'immerger. Ils y sont tous plus ou moins venus. On y a vu errer l'ombre morose de Chénier :



Une Pâtisserie, par Caro-Delvaile (Cl. Crevaux)



# CHANTÉS PAR LES POÈTES

O Versailles, ô bois, ô portiques,  
Marbres vivants, berceaux antiques,  
Par les Dieux et les Rois, Elysée embelli,  
A ton aspect, dans ma pensée,  
Comme sur l'herbe aride une fraîche rosée,  
Coule un peu de calme et d'oubli.

Paris me semble un autre empire,  
Dès que chez toi je vois sourire  
Mes pénates secrets couronnés de rameaux,  
D'où souvent les monts et les plaines  
Vont dirigeant mes pas aux campagnes prochaines,  
Sous de triples cintres d'ormeaux.

Les chars, les royales merveilles,  
Des gardes les nocturnes veilles,  
Tout a fui; des grandeurs tu n'es plus le séjour;  
Mais le soleil, la solitude,

# FIGARO ILLUSTRÉ

thiez, y abordèrent successivement. Ernest Raynaud (*Le Signe*)  
y écrivit ce sonnet exquis où se révèlent toutes les féeries  
d'un crépuscule royal :

Le soir, où traîne éparse au vent l'âme des roses,  
Baigne d'or le feuillage et les lointains flottants.  
Le faite du palais s'éclaire de feux roses,  
Une vitre frappée en a frémi longtemps.

La Gloire fatiguée du marbre se repose,  
Mais, troublant le silence, il semble par instants,  
Qu'à travers les massifs où pleure chaque chose,  
Un long sanglot d'adieu s'élève des étangs.

Tant de pompe étalée à l'ombre de la feuille,  
Par ce lent crépuscule, humblement se recueille.  
La dernière lueur agonise aux vitraux.



*La Soupe des pauvres*, par J. Adler (Petit Palais)

Dieux jadis inconnus, et les arts, et l'étude,  
Composent aujourd'hui ta cour.

Ah! témoin des succès du crime  
Si l'homme juste et magnanime  
Pouvait ouvrir son cœur à la félicité,  
Versailles, tes routes fleuries,  
Ton silence, fertile en belles rêveries,  
N'auraient que joie et volupté.

Mais souvent, tes vallons tranquilles,  
Tes sommets verts, tes frais asiles,  
Tout à coup à mes yeux s'enveloppent de deuil.  
J'y vois errer l'ombre livide  
D'un peuple d'innocents qu'un tribunal perfide  
Précipite dans le cercueil.

La muse nomade de Glatigny, la muse alambiquée  
de Robert de Montesquiou, la muse plaintive de Paul Gau-

Et l'importune nuit, hâtant l'œuvre du lierre,  
Des eaux venue, efface, en montant sur la pierre,  
L'image de la Grâce et le nom des Héros.

Albert Samain, chargé de sa mélancolie, y effectua à  
son tour un pèlerinage :

O Versailles, par cette après-midi fanée,  
Pourquoi ton souvenir m'obsède-t-il ainsi ?  
Les ardeurs de l'été s'éloignent, et voici  
Que s'incline vers nous la saison surannée.

Je veux revoir au long d'une calme journée  
Tes eaux glauques que jonche un feuillage roussi,  
Et respirer encore, un soir d'or adouci,  
Ta beauté plus touchante au déclin de l'année.

Voici tes ifs en cône et tes tritons joufflus,  
Tes jardins composés où Louis ne vient plus,  
Et ta pompe arborant les plumes et les casques.



Comme un grand lys tu meurs, noble et triste,  
[sans bruit :  
Et ton onde épuisée au bord moisi des vasques  
S'écoule, douce ainsi qu'un sanglot dans la nuit.

Et alors que Samain s'efforçait de ressusciter, au parc de Versailles, les ombres de ceux qui le traversèrent en justaucorps de brocart vaporisé de dentelles, Henri de Regnier (*La Cité des Eaux*) s'y repaissait de lignes pures et de formes raffinées. Il cheminait dans le mystère des choses inertes et muettes. Il n'en cherchait point l'âme qu'il savait absente. Il contemplait. Il s'émerveillait.

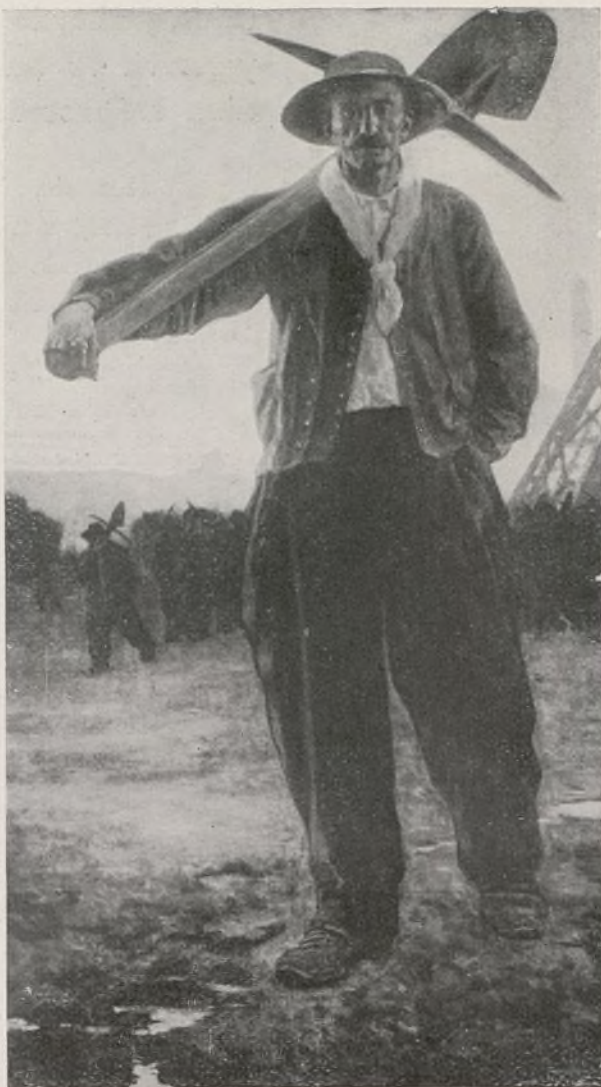
Sa poésie coule toute en nuances, en tons effacés, commentant les gestes inachevés des statues, l'ombre adoucie des feuillages, la joliesse des fleurs sur les bronzes, la grâce des portiques et des rampes, la désolation des eaux endormies :

Le quinconce, le buis, les ifs et les cyprès,  
La rocaille coquette et la vasque pensive  
D'où s'épanche et jaillit l'onde dolente ou vive  
Qui fait l'allée en pleurs ou le carrefour frais;

La fontaine qui jase et le bassin auprès  
Qui stagne et que tarit la fissure furtive,  
La statue et l'hermès que la mousse enjolive  
Et le parc qui finit en lointains de forêts;

Le silence qui songe et l'écho qui recule  
Bercent la douceur d'être en ce beau crépuscule  
Où, dans le souvenir, tout reste ce qu'il fut,

Et, parmi l'eau verdie où s'effeuille l'automne,  
Toujours s'obstine, en or accroupi, le salut  
De l'obèse grenouille à la svelte Latone!



Un terrassier  
par J. Adler (Petit Palais)

Ainsi s'épanouit la guirlande de rimes dont les poètes voulurent, au cours des siècles, auréoler le visage riant de Paris. Beaucoup, parmi ces rimes, se sont, avec le temps, flétries. Elles émanaient de lyres trop fragiles pour supporter l'effort continu de la poésie vers la perfection. N'importe. Elles eurent leur moment de fraîcheur éclatante et de savoureux parfum. Elles apparaissent, à cette heure, ainsi que d'ardentes roses, offertes par l'amour sur quelque mausolée et qu'effeuilla le vent. Elles symbolisent encore le souvenir. D'autres mains amoureuses les ont remplacées par des roses nouvelles qui mourront à leur tour et seront elles-mêmes remplacées.

De plus en plus, en effet, les poètes s'abandonnent à l'attrance de Paris. Lorsque la ville, transformée par les découvertes scientifiques et les progrès de la métallurgie, surgira, sous un ciel bénin, ainsi qu'une Babel d'acier aux prodigieuses fulgurations électriques, elle aura encore sa parure de rimes. Les hommes ne conserveront plus, à cette époque, qu'un souvenir très vague de l'ancienne cité de pierre. La peinture, l'image sous toutes ses formes, leur permettront, s'ils le souhaitent, d'en retrouver la physionomie physique. Pour en ressaisir la physionomie morale, ils devront recourir aux chants légers des poètes. Dès lors, tant de strophes et de stances qui semblent à nos contemporains fades et sans destination précise, auront, pour nos descendants, ce mérite imprévu et curieux de garder intacte l'âme vibrante de Paris.

AD. VAN BEVER et ÉMILE MAGNE.



Les Midinettes, dessin de Steinlen (Petit Palais)





Architectes : MM. BOILEAU et TAUZIN; Maçonnerie : JOUANNET et PHILIPPON; Couverture : MAISONNY; Serrurerie : BUSSON et BERTIN; Menuiserie : SARRADE; Terrasse : SEURAT et DESCHAMPS

## L'HOTEL LUTETIA

Si M<sup>re</sup> Récamier revenait au monde, elle ne reconnaîtrait assurément point le quartier qu'elle illustra de sa gracieuse présence, mais un bon provincial qui ne l'aurait pas revu depuis la dernière Exposition Universelle pourrait faire une semblable constatation. La percée du boulevard Raspail, l'élargissement de la rue de Sèvres, la création de multiples moyens de transport ont modernisé à tel point les environs du « Bon Marché » que l'édification d'un grand Hôtel, qui eût passé il y a dix ans comme une entreprise imprudente, apparaît aujourd'hui comme une véritable nécessité.

On ne doit probablement pas chercher ailleurs les raisons qui ont présidé à la construction de l'établissement dont nous nous occupons ici et à la justification anticipée de son succès. Il fallait, en outre, que cet Hôtel, dans ses plus grandes parties, fût accessible à des bourses relativement moyennes tout en étant un des plus confortables, sinon le plus confortable, de la capitale, en tous cas le plus important de la Rive gauche. On peut même dire que

ce nom de « Rive gauche » a perdu lui-même la signification qu'il avait autrefois, car le chemin de fer du Nord-Sud dont une station, celle de « Sèvres-Croix-Rouge » est précisément au pied de l'Hôtel, a rattaché à la Concorde, aux Champs-Élysées, à la Madeleine et aux grands Boulevards une région jusqu'ici un peu délaissée des étrangers. Si l'on songe même qu'aux environs immédiats de Lutetia on trouve des appartements de douze à quinze mille francs de loyer, on comprendra qu'un bel Hôtel et un somptueux Café ne soient pas dus à une conception irraisonnée. Leur proximité des Ministères, de la Chambre des députés, du Sénat, des Facultés et du Luxembourg peut, en outre, attirer une catégorie intéressante de clients.

C'est à la suite d'un double concours par invitations, concours restreint et éliminatoire, que deux jeunes architectes de talent, M. Louis Boileau, fils de l'architecte; M. Henri Tauzin, second premier Prix de Rome, fils du paysagiste, ont été choisis et qu'il leur a été permis en

toute liberté de développer leurs dons personnels. Leur œuvre est de celles qui méritent de fixer l'attention, car elle témoigne d'une qualité à laquelle personnellement nous attachons le plus grand prix : la recherche individuelle jointe au dédain de la banalité et du déjà vu.

Lorsqu'une grande façade se développe avec de nombreuses baies, elle risque fort de mériter l'appellation de « caserne » que le public lui donne assez facilement. Il semble que les architectes de *Lutetia*, tout en se préoccupant des besoins intérieurs, ont uni leurs efforts pour éviter ce reproche par l'heureuse répartition des pleins et des vides, les mouvements en tous sens des surfaces, les oppositions des grands nus et des parties finement sculptées, dues au décorateur Léon Binet, les différences dans la coloration des matériaux mis en œuvre, les silhouettes des étages supérieurs et des combles.

Ils se sont également inquiétés, en artistes et en logiciens qu'ils étaient, de montrer par le dehors ce qu'était le dedans, au moyen des ouvertures affectant des

formes et des dimensions variées, et leur idéal paraît avoir été de rendre le séjour de



Marquise d'entrée



l'Hôtel hygiénique et agréable avant tout.

Le magnifique fronton qui s'épanouit à l'angle du boulevard Raspail et de la rue de Sèvres, au milieu duquel le nom de l'Hôtel s'inscrit en lettres d'or, lumineuses le soir, forme à l'ensemble le complément le plus harmonieux.

Cette impression de bonne humeur persiste pour ainsi dire à l'intérieur de l'établissement et l'agrément du séjour s'explique par la lumière répandue dans toutes les parties de l'Hôtel.

Dès l'entrée, une grande porte surmontée d'une marquise, non dépourvue de fantaisie, nous indique que nous pénétrons dans une sorte de villa « Bon accueil ».

La sévérité des boiseries acajou de l'administration et des services de l'arrivée modère seule la gaieté de bon aloi qui se dégage de tous côtés.

Cette boiserie et tous les travaux de menuiserie ont été exécutés par la maison E. Sarrade, une des plus anciennes et des plus réputées de la place.



Galerie

Sculpture de BINET; Fer forgé de ROBERT  
Electricité de LETOREY  
Ascenseurs de VERNES, GUINET et SIGROS

Nous avons déjà eu l'occasion de remarquer l'installation dans de nombreux châteaux de lambris de style, dont M. Sarrade s'est, du reste, fait une spécialité.

Une grande galerie, parallèle au boulevard Raspail, magnifiquement éclairée



Un Panneau du Grand Hall  
Sculpture de BINET  
Stucs de ROUSSELET et Fils

par des baies vitrées, pavée en mosaïques romaines, revêtue de lambris en stuc jaune donne accès aux diverses pièces qui doivent être à la disposition des clients. A l'une des extrémités de cette galerie, nous remarquons un ascenseur dont les portes et les protections en fer forgé ont dû être étudiées avec un soin spécial et savamment combinées pour former un tout homogène; puis une salle de correspondance surélevée de quelques marches et dont la décoration murale, du goût le plus ingénieux et le plus plaisant, a pour sujet une pergola d'où sortent des arbustes délicieusement peints.

A la suite un hall d'une allure charmante, d'un style mi-pompéien, mi-directoire, en tous cas très actuel d'aspect et que le peintre Jaulmes a décoré avec habileté.

La pièce la plus importante et la plus intéressante de l'Hôtel, selon nous, au point de vue purement artistique, est le Jardin d'Hiver que recouvre un plafond vitré horizontal, exécuté par le ferronnier Robert, et qui reçoit le soir une lumière artificielle au moyen d'une ingénieuse disposition de lampes.

La partie décorative est d'une simplicité

de composition qui n'exclut pas la richesse; MM. H. Tauzin et L. Boileau ont constitué des pilastres en stuc, le marbre rose avec frise dorée couronnant et encadrant les baies. Entre ces pilastres montent du sol au plafond lumineux et épousant une élégante gorge, une disposition de treillages sculptés dans lesquels volent des oiseaux à travers des branches d'églantiers, dus au ciseau de Léon Binet.

Le fond de cette salle est d'une ordonnance qui nous a particulièrement séduit. Quatre consoles roses de ton encadrent une fontaine du plus

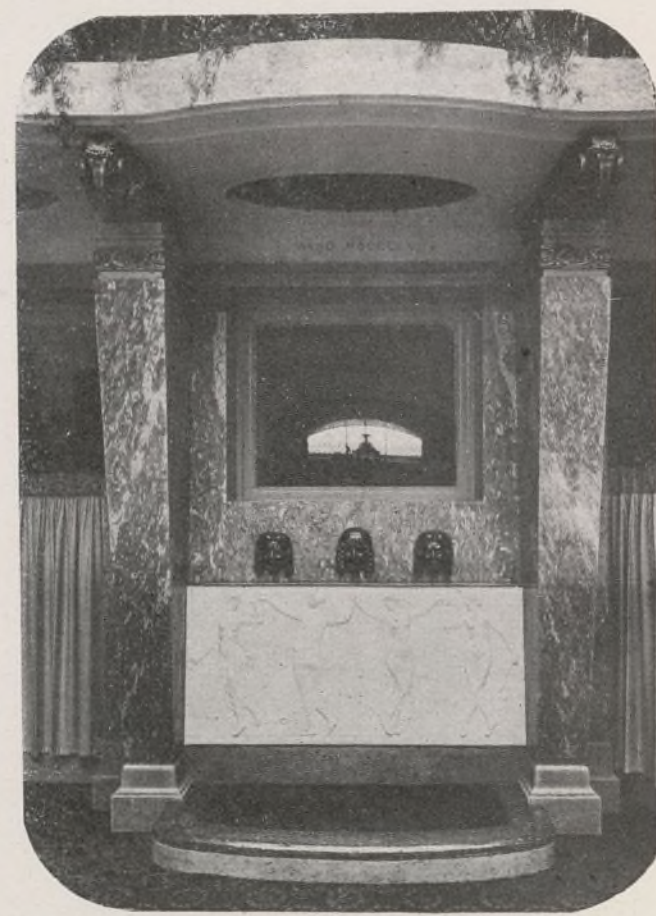
pur sentiment antique, sculptée par Louis Tauzin, frère de l'architecte, et qui se compose d'un bas-relief représentant des femmes dansant, de trois mascarons en bronze d'un caractère très vivant et d'une vasque avec rebord en mosaïque semblable à celles que l'on voit dans la cour du Petit Palais.

Les consoles supportent une tribune par l'intermédiaire de poutres en bronze à tête de béliers et la tribune elle-même est protégée par un balcon en fer forgé dont le motif ornemental semble être emprunté à un tapis d'Orient semé de fleurs.

Une pièce qui ne manque certes pas non plus d'intérêt artistique est le restaurant en façade sur le boulevard, dont l'emplacement est nettement indiqué du dehors par les grandes baies qui sont ouvertes sur la voie publique et où l'on remarque des jardinières en pierre d'une originalité de bon goût. La salle, dans la partie supérieure, se termine par une voûte avec pénétration, le tout décoré de stuc pierre. Une curieuse peinture sur plâtre représente une végétation s'enchevêtrant dans des treillis et peuplée d'animaux et d'enfants servant de symboles aux professions qui touchent de près à l'alimentation. C'est ainsi que le dîneur élégant peut amuser ses regards par la vue des scènes de labour, de vendange, de chasse ou de pêche dues au pinceau de M. Karbowsliki.

N'oublions pas le balcon de la tribune des musiciens, balcon en fer forgé où des grappes d'or s'accrochent à une treille.

Les Pompéiens de la belle époque n'eussent pas désavoué le salon de thé,



Fontaine dans le Grand Hall

Louis TAUZIN, statuaire  
Stucs de ROUSSELET et Fils; Mosaïques de FACCHINA

avec entrée particulière sur le boulevard, où l'on voit un plafond du peintre Leo Carrière, d'une grâce très féminine, et bien approprié comme, du reste, toute la décoration murale, à la clientèle élégante et mondaine qui le fréquente. En le visitant nous avons apprécié la finesse des tons, les



Hall de l'Hôtel

Stucs de ROUSSELET; Peintures décoratives de JAULMES; Appareils électriques de GUINIER  
Menuiserie de SARRADE; Chauffage de DAVENE, ROBIN et C<sup>ie</sup>



Galerie

Stucs de ROUSSELET et Fils





Ébénisterie de MICHON, PIGÉ et C<sup>ie</sup>  
Peinture de ALLIOLI; Vitraux de LABOURET



Café-Brasserie  
Marbres de PASSEGA; Stucs de ROUSSELET et Fils  
Panneaux décoratifs de DEGALLAIS



Salle de Thé  
Peinture décorative de CARRIÈRE  
Installation de MICHON, PIGÉ et C<sup>ie</sup>

rehauts de jaune et de blanc, et aussi la vue que l'on a de l'angle sur le square du Bon Marché

Nous nous sommes arrêtés avec plaisir devant des camées bleus semant les pla-

L'Hôtel communique avec la salle de billards et le bar américain du sous-sol, accessibles aussi de la rue de Sèvres.

Sur la rue de Sèvres également, ouvre un grand Café-Brasserie; des médaillons de M. Degalaix en égaient les murs, revêtus de stuc et de marbre de Passerga.

La disposition du sous-sol, qui fut l'objet de tous les soins d'un directeur éclairé, M. Cointet, collaborateur constant de MM. Boileau et Tauzin, est supérieurement comprise; le parti architectural adopté, parti imposé par le bon sens le plus élémentaire, est celui de la grande galerie sur laquelle débouchent tous les services, d'où commodité de circulation et de surveillance.

Nous ne faisons que signaler le contrôle des entrées, le vestiaire des hommes et des femmes avec lavabos, la pièce destinée à l'électricien-chef, l'économat, le hall de la cuisine bordé de tables chaudes, le four à pâtisserie, le monte-plat d'étages, les fleurs et fruits, la cafetierie, le garde-manger, la glacière, la salle à manger du personnel et sa cuisine spéciale, la cave de jour, la plonge à couteaux, la plonge à vaisselle, les monte-plats, la descente du charbon au moyen de glissières, les caves diverses, en un mot, tout ce dont le client profite, sans en soupçonner souvent l'existence, tout ce qui est la vie même de l'Hôtel.

Mais rapidement un ascenseur électrique nous enlève et, comme contraste, nous visitons la terrasse du 7<sup>e</sup> étage, d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur Paris, tout en

se rendant compte de la disposition générale de l'Hôtel.

L'Hôtel que nous avons sous les yeux comporte deux cent cinquante chambres et salons et quatre-vingt-dix salles de bains.

Les chambres étant les principales sources de revenus, doivent être absolument bien comprises puisque le succès vient de leur agencement. Celles de Lutetia varient naturellement d'importance et de prix suivant les étages et leur situation dans chaque étage. Mais d'une façon générale, voici quels sont les inappréciables avantages qu'elles offrent aux voyageurs.

Considérons d'abord, qu'à tous les étages les services généraux sont semblables.

A l'escalier principal aboutissent deux couloirs revêtus de Lincrusta-Walton française formant lambris, le sol étant en mosaïque romaine avec plinthe à gorge de même composition, et couvert en partie par un joli tapis bleu. Un espace suffisamment grand forme, auprès de l'escalier, le hall du public. A proximité de ce hall sont des cabines téléphoniques permettant au voyageur de téléphoner dans Paris, les Départements et l'Étranger sans quitter son étage.

Une boîte à lettres, un monte-charge, un emplacement pour les bagages, une gaine à ordures, deux offices de femmes de chambre, un de valet de chambre, un de

maître d'hôtel, avec transmetteur d'ordres et monte-plats, complètent les services généraux. Les offices sont pourvus d'eau chaude, d'eau froide et d'eau stérilisée par le procédé Cartault. Il a fallu aussi tenir compte des exigences du repos hebdomadaire et un appareil qui pourrait être appelé transformateur-service, permet de ne pas interrompre le travail des serveurs.



Restaurant  
Balcon fer forgé de BRANDT

fonds et les panneaux de salons destinés à des diners et traités dans le genre Adams, une belle cheminée, de jolis plafonniers, toutes choses d'origine étrangère et que nos architectes ont su acclimater à propos.

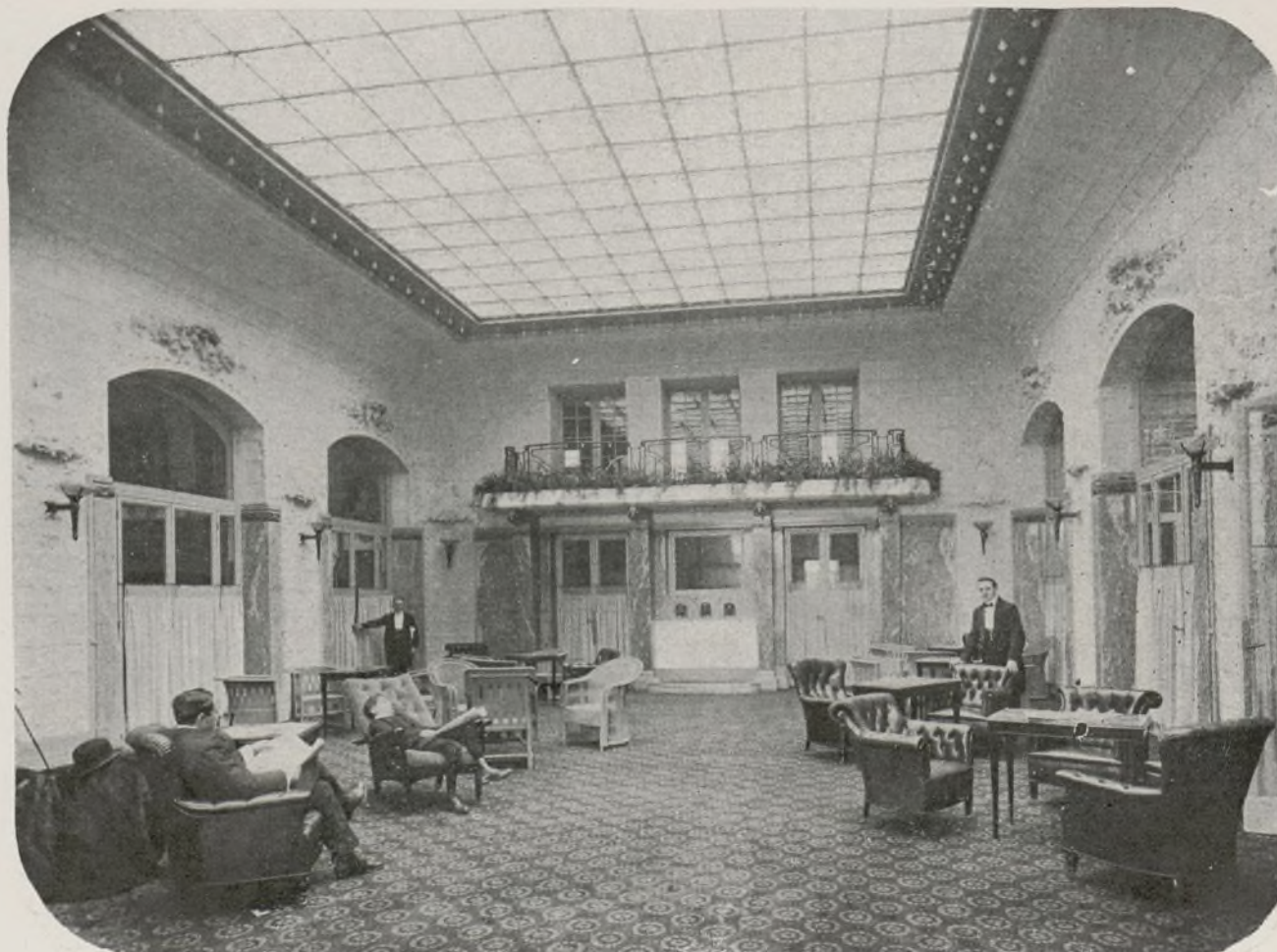


Pâtisserie  
Peinture de ALLIOLI; Installation de MICHON, PIGÉ et C<sup>ie</sup>  
Décoration de BARBERIS

Chaque chambre est séparée de sa voisine par deux cloisons contiguës dont le vide est bourré de liège, communique avec elle par une double porte capitonnée à l'intérieur, fermée par un système de condamnation rassurant pleinement le voyageur sur son isolement. Elle a le téléphone avec l'administration et le maître d'hôtel, la sonnerie pour le valet de chambre et



Restaurant  
MM. TAUZIN et BOILEAU, architectes; Peinture décorative de KARBOWSLKI  
Appareils électriques de GUINIER; Serrurerie de BUSSON et BERTIN; Menuiserie de SARRADE  
Chauffage de DAVÈNE, ROBIN et C<sup>ie</sup>



Grand Jardin d'Hiver  
Fer forgé de ROBERT; Sculpture de BINET; Stucs de ROUSSELET et Fils  
Électricité de LETOREY; Menuiserie de SARRADE





Chambre

Peinture de ALLIOLI; Ventilation de VICTOR BARAZETTI; Menuiserie de SARRADE; Chauffage de DAVÈNE, ROBIN et C<sup>ie</sup>



Chambre

Menuiserie de SARRADE; Toilette-Lavabo de JACOB DELAFON et C<sup>ie</sup>; Ventilation de BARAZETTI

la femme de chambre, une boîte à lettres, une horloge électrique, un service d'eau

à basse pression. Une double ventilation est assurée et pour la plupart des chambres, les armoires et penderies sont encastrées dans les murs.

Selon le prix et l'emplacement, les chambres varient d'aspect ou d'importance avons-nous dit. Celles qui sont sur rue ou boulevard ont, soit un balcon, soit une terrasse. Remarquons en passant que les balcons en fer forgé sont traités en harmonie avec l'ensemble.

L'ingéniosité des architectes s'est d'ailleurs employée à rendre les chambres aussi diverses que possible, soit en plaçant la toilette dans les chambres, soit en l'isolant d'elles grâce à une petite balustrade et à un rideau joliment agencé ou un motif amusant, soit en la plaçant dans une salle de bains contiguë.

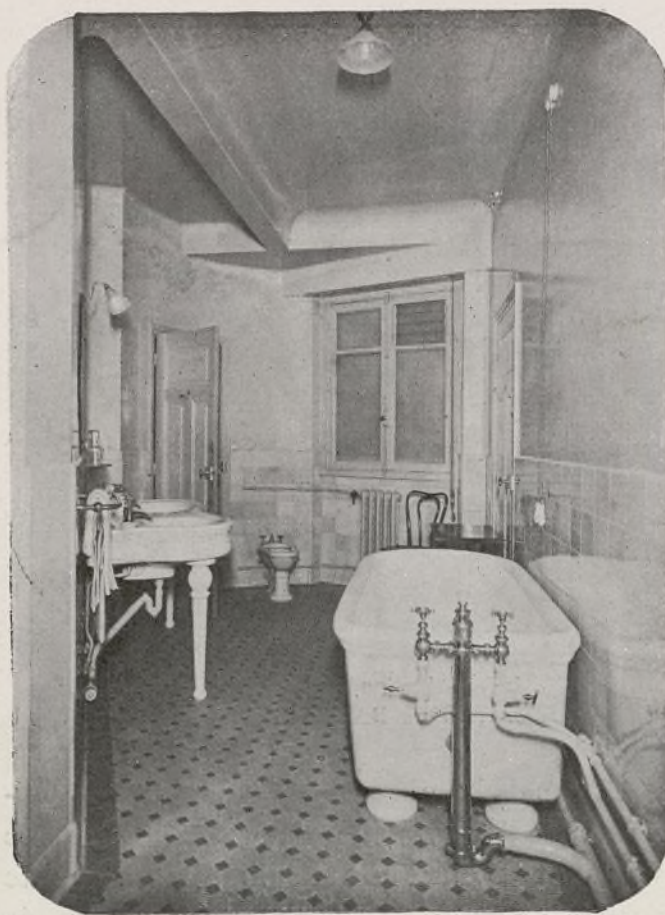
La décoration des chambres est discrète et conforme aux règles de l'hygiène. Elle consiste en un stylobate mouluré, un papier de tenture de ton sobre et, formant corniche, la moulure de l'électricité, surmontée d'une frise peinte, arrondie en gorge, pour rejoindre le plafond où sont tantôt des rangées de perles, tantôt des petits culots formant des figures géométriques, tantôt même des vases de fleurs discrètement jetés dans la gorge supérieure.

Plusieurs chambres sont pourvues de cheminées en marbre ornées de perles en bronze doré et possédant un foyer à compartiments en contre-bas du sol avec rebord formant cendrier. Une glace au cadre peint, à pans coupés, sans moulure, surmonte ces cheminées.

Pour toute l'étude et la décoration de l'immeuble, les architectes ont d'ailleurs su s'entourer de jeunes artistes à l'esprit ouvert aux idées modernes, qui leur apportèrent le concours constant de leur talent. Nous sommes heureux de citer notamment MM. Léon Carrière, Raymond Noël, Jullemier.

Et nous terminons notre visite charmés de tant de confort allié à tant de grâce et de nouveau, nous ne pouvons qu'encourager les jeunes auteurs

d'une si belle œuvre, MM. Henri Tauzin et Louis Boileau, à continuer dans la voie qu'ils se sont tracée, et nous souhaitons à l'aimable directeur M. Cointet, que la puissante galère, emblème de l'Hôtel qu'il

Salle de bains  
de JACOB DELAFON et C<sup>ie</sup>

chaude et d'eau froide à la toilette, un radiateur pour le chauffage central à vapeur



Vestibule

Acajou verni de SARRADE

dirige, ne reçoive jamais d'autre assaut que celui du flot de visiteurs qu'il mérite.  
JEAN FUGAIRO.



Terrasse de l'Hôtel

Toiture-Terrasse de SEURAT et DESCHAMPS; Couverture de MAISONNY



Cuisines et Hall de service.

Cuisine : installation de BRIFFAULT; Ventilation de VICTOR BARAZETTI; Peinture et vitrerie de ALLIOLI; Meubles de SARRADE